

# Outre Monde

*La croisée de tous les chemins...*

## Dans ce numéro :

### **La tour des dragons d'or**

Texte de Nicolas Peltier  
Illustration de Cyril Carau

### **Lumière dans le ciel**

Texte de Stefan Michel  
Illustration de Tiger-222

### **De père en fils**

Texte de Rémi Gruber  
Illustration de Magali Villeneuve

### **Step by step**

Par Magali Villeneuve pour l'illustration  
du texte «De père en fils»

### **Correspondance**

Texte de Marie Brunel  
Illustration de Nadia

### **Le Dalleur**

Texte de Valérie Larouche  
Illustration de Alain Mathiot

### **La mise en scène du monde**

Article de Cyril Carau

### **L'engrenage du sang**

Texte de Groumhillator  
Illustration de Bernie

### **Les anges de la nuit**

Texte de Gaëlle K. Kempeneers  
Illustration d'Annick DC



# Edito

Tout commence par l'envie de créer. La ligne que l'on trace préfigure l'harmonie de l'esquisse achevée mimant elle-même, dans ses ombres et ses repères, la dimension tangible de l'œuvre d'art tant désirée. Mais encore avant, au seuil de l'inconscience, il naît une idée, un pan d'Imaginaire à ouvrager. Le médian qui lui donne réalité n'est qu'affaire de goût ou de talent. Et plus d'un se révèlent en OutreMonde.

Voyez les pages de ce nouvel Univers comme autant d'échelles d'encre noire pour s'en aller décrocher les étoiles au sommet des plus hauts édifices.

Aux confins d'un empire en guerre, l'espoir renaît sur un terreau baigné de sang, mais il n'en est que plus vivace pour que s'élève un jour *La tour des dragons d'or* de Nicolas Peltier.

Du rire aux grincements de dents, il n'y a que l'espace d'un courte nouvelle, celle de Stefan Michel, *Lumière dans le ciel*, qui nous rappellera que l'humanité bâtit elle-même les outils de sa destruction.

Rémi Gruber nous parlera de l'ouvrage d'une vie, de la persistance d'un métier au fil des générations dans un récit tout en émotion : *De père en fils*.

Pour la première fois dans notre web-revue, l'illustratrice Magali Villeneuve nous dévoilera ses usages, techniques et sensations au service de son art dans une chronique imagée.

Avec *Correspondance* de Marie Brunel, nous suivrons l'aventure d'un peuple à la conquête d'une terre, d'un monde qu'il ne connaît ni ne comprend, dont il ne sait plus faire partie...

On peut dresser des pans de noirceur, tomber dans l'abîme du mal incarné ! Craignez de rencontrer *le Dalleur* de Valérie Larouche...

Puis dans un article d'esthétique, Cyril Carau nous entraînera à la découverte du courant baroque sous l'égide de laquelle de nombreux auteurs, architectes, peintres ont créée.

Et pour parachever ce numéro, nous découvrirons deux nouvelles hors thèmes : *L'Engrenage du Sang*, un texte sombre et surprenant de Groumphyllator et, *Les anges de la nuit*, une légende urbaine qui prend vie avec féerie sous la plume de Gaëlle K. Kempeneers.

Chaque texte a été mis en images avec panache et sensibilité, nous en remercions nos talentueux illustrateurs : Cyril Carau, Tiger-222, Magali Villeneuve, Nadia Sanchez, Alain Mathiot, Bernie et Annick DC. Ils sont, à cet Univers, les porteurs de lumière.

Voilà plus d'un an que la web-revue Univers a pris son essor. L'aventure a été semée de succès et d'embûches, les changements récents dans nos murs n'auraient pu se parfaire et trouver leur utilité sans votre soutien et votre passion à créer vous aussi vos propres univers. Lisez plutôt : *nous sommes tous bâtisseurs...*

Bonne lecture.

Elie Darco pour toute l'équipe d'OutreMonde

<b>La tour des dragons d'or</b> Texte de Nicolas Peltier Illustration de Cyril Carau	4
<b>Lumière dans le ciel</b> Texte de Stefan Michel Illustration de Tiger-222	16
<b>De père en fils</b> Texte de Rémi Gruber Illustration de Magali Villeneuve	20
<b>Step by step</b> Par Magali Villeneuve pour l'illustration du texte «De père en fils»	28
<b>Correspondance</b> Texte de Marie Brunel Illustration de Nadia Sanchez	32
<b>Le Dalleur</b> Texte de Valérie Larouche Illustration de Alain Mathiot	44
<b>La mise en scène du monde</b> Article de Cyril Carau	54
<b>L'engrenage du sang</b> Texte de Groumphyllator Illustration de Bernie	64
<b>Les anges de la nuit</b> Texte de Gaëlle K. Kempeneers Illustration d'Annick DC	70

# *La tour des dragons d'or*

Vainqueur de PAT «Les bâtisseurs»



Texte : *Nicolas Peltier*

Illustration : *Cyril Caran*

La porte explosa dans un bruit tonitruant. Des hommes cagoulés pénétrèrent l'arme aux poings. Quelques secondes plus tard, ils avaient sécurisé la misérable chambre de motel et leur chef s'en retourna vers l'entrée pour laisser pénétrer leur commanditaire.

Tout vêtu de noir, l'avocat de la *Rapace United Bank* ne dégoisa pas un mot, mais son regard valait toutes les expressions ordurières et les malédictions d'OutreMonde... Le Baron Armand-Hubert de Croqueplume de Castelfiel lui avait encore échappé... Qu'importe ! il serait bientôt retrouvé, les avocats de la banque américaine, qui avait racheté OutreMonde, lui avait mis les meilleurs limiers sur le dos...

Il fit quelques pas dans la chambre, jeta des yeux aigris sur des masses de papier recouvrant la table branlante et se saisit du premier feuillet :

## NICOLAS PELTIER

<http://www.inlibroveritas.net/auteur536.html>

- Il sous-tend (mais j'en doute, c'est un « geek ») avoir de nombreux hobbies, entre lesquels : les échecs, la course à pieds, (c'est bien l'activité d'un maquignon sans monture décente !) les jeux de rôle et le cinéma.

- Et bien sûr la lecture et l'écriture via lesquelles il s'intéresse surtout et sans surprise, décidément ! à la Science-fiction et à la Fantasy.

- Nicolas Peltier, âgé de 34 ans, résidant dans la banlieue de Grenoble... autant dire un sudiste...

- Célibataire et sans enfant... (pauvre France, pauvre vieille Europe dépeuplée, comment pourrions-nous résister à l'assaut de l'Asie et du nouveau monde réunis !)

- Il appartient à cette engeance de doux rêveurs croyants encore aux grandes découvertes, il est chercheur et n'en déplaie œuvrant dans cette discipline sectaire et débilite pour la nouvelle génération de l'informatique !

- Hors publications scientifiques, le texte proposé dans cet Univers d'OutreMonde est sa seconde publication (après celle du Hors-Série spécial nouvelles n 6 de Phénix-Mag), bien que l'on puisse avoir accès à quelques nouvelles en ligne sur le site In Libro Veritas.

Elie Darco

## La tour des dragons d'or

Nicolas Peltier

Les seigneurs mages avaient régné mille ans. Conduits par un empereur immortel aux pouvoirs quasi-divins, ils avaient étendu leur influence sur tout Solaria, et avaient repoussé les tribus manduriennes très loin vers le nord. Vaalars, Xaariens, Manduriens, l'un après l'autre, tous les peuples de Solaria avaient été vaincus, et s'étaient soumis à la loi de Morgûl.

L'empire assaréen paraissait invulnérable. Mais rien ne peut vivre à jamais, et l'avènement de Ragnar Etoile de Feu avait sonné le glas du règne des sorciers. Sous l'égide de Ragnar et de ses chevaliers, les tribus manduriennes, galvanisées par l'éclat écarlate de l'étoile de feu, s'étaient unies pour la première fois de leur histoire et avaient repoussé les armées impériales presque jusqu'à la mer.

Mais Ragnar lui-même n'avait pu aller jusqu'au bout de la tâche qu'il s'était assignée. L'empire avait vacillé, mais s'était repris, et les armées assaréennes, soutenues par tout le pouvoir des seigneurs mages, avaient rétabli la situation et repoussé les hordes sauvages vers le nord. Un équilibre nouveau avait été créé, et une paix précaire avait été conclue, prémisse de nombreuses guerres à venir.

Plus de deux siècles allaient s'écouler avant la confrontation finale.

Je suis né deux cent ans après la mort de Ragnar. Mon nom mandurien est Urok, mais mon nom véritable, celui que m'ont donné mes frères dragons, est Arkaluen. Je le garde au plus profond de moi comme un étendard secret.

J'étais encore un enfant lorsque la seconde guerre de libération éclata, la dernière guerre, celle qui allait marquer la fin de l'empire millénaire et le début du règne des Manduriens. J'étais trop jeune pour prendre part à la guerre, mais mes frères chevaliers, tous ceux en âge de porter l'épée, avaient quitté en masse leurs refuges secrets pour venir se battre aux côtés des Manduriens, offrant leur aide sans rien réclamer en retour.

Mon père avait été tué de l'autre côté de la mer lors de la prise de Braenen. Ma mère qui, disait-on, maniait l'épée aussi bien que lui, avait été tuée plus tard, en défendant le village où nous avons trouvé refuge contre des mercenaires kazarûls à la solde des Daa-Gans, les légions d'élite assaréennes. Les hommes loups avaient finalement été chassés au-delà du Rilanon, mais celle qui m'avait donné le jour était restée sur le champ de bataille comme tant des nôtres.

Nous étions les chevaliers dragons, les derniers défenseurs d'un ordre millénaire, plus ancien que l'empire, et une fois de plus nous avions payé un lourd tribut à la guerre.

Lorsque je fus en âge de tenir une épée, j'eus le grand honneur d'être choisi par le chevalier Theodrien, sage parmi les sages et héros de multiples batailles, pour le servir

Nicolas  
Peltier

La tour des  
dragons d'or

comme écuyer et pour recevoir son enseignement. J'en connaissais suffisamment sur moi-même pour savoir que ce n'était pas pour ma bravoure, ni pour ma sagesse ou ma vivacité d'esprit que le maître d'épée m'avait choisi. Je supposais qu'il avait simplement voulu honorer la mémoire de mon père et de ma mère. Pour leur faire honneur, j'aurais donné ma vie sans aucune hésitation.

Mais peu importe mon histoire personnelle. L'individu ne compte pas ; il n'existe que par sa dévotion au groupe. L'humanité, enfin libérée du joug de l'empereur démon et de ses sorciers, était à présent maîtresse de son destin, avec devant elle tout un avenir à bâtir.

Je laisse aux trouvères le plaisir de chanter la guerre et de conter les hauts faits d'arme de mes frères, je laisse aux historiens le soin de définir les causes et les conséquences, et de raconter ce qui advint ensuite. Je voudrais simplement narrer ici l'histoire de la tour de Vargamor, et raconter comment et par qui il fut décidé de la construire.

Nous vivions les derniers instants de la guerre et nous tous savions bien qu'il y aurait en réalité encore de très nombreux combats et beaucoup de sang versé. Mais déjà, le triomphe mandurien était évident, et il ne subsistait plus en Athanor que quelques poches de résistance isolées. L'empereur était mort, abattu par la lame maudite d'Eregor Sangdragons. La cité de Teram-Nar avait été livrée aux flammes, et l'île tout entière était à présent un lieu de désolation.

Unes à unes, les orgueilleuses cités assaréennes étaient tombées aux mains des Manduriens. Il y avait eu des massacres sans fin, des pillages, des incendies, des horreurs si épouvantables qu'elles emplissaient de larmes les yeux des chevaliers qui les rapportaient.

Telle est la folie des hommes, telle est leur soif de carnage quand leur fureur bestiale est éveillée, et tel était le prix à payer pour la fin de l'oppression des seigneurs mages. Nombreux étaient ceux parmi nous qui pensaient au fond de leur cœur que ce prix avait été trop élevé.

Nous nous trouvions à Gamrok, dans les collines qui surplombent la mer, un peu à l'ouest des marais qui marquent l'embouchure du Rilanon, en un lieu si isolé et si loin à l'est que même au plus haut de l'empire, les galères assaréennes ne venaient jamais mouiller.

Il y avait là une colonie d'une cinquantaine d'âmes, hommes, femmes et enfants, tous chevaliers de l'ordre, qui étaient venus trouver le repos et la paix après maintes années de combats. Mon maître Theodrien était notre chef, et il avait avec lui une quinzaine de chevaliers aguerris, portant lance, épée et bouclier. J'étais le plus jeune chevalier de cette troupe, mais je m'enorgueillissais du dragon d'or qui ornait ma poitrine.

Nous menions là-bas une vie dure et précaire, protégés par notre isolement de la guerre et des hordes kazarûls qui ne descendaient jamais si loin au sud, mais obligés de travailler dur pour arracher notre subsistance à un sol rocailleux et une terre aride, desséchée par un soleil de plomb. Nous aimions à nous voir comme des sages et des érudits, nous nous étions faits guerriers pour abattre l'empire, mais à présent, nous nous voyions contraints de nous faire paysans pour survivre. Nous accueillions cela comme une leçon d'humilité.

Telle était notre situation, lorsqu'un cavalier gravit les pentes qui menaient jusqu'à notre



Nicolas Peltier  
La tour des dragons d'or



Nicolas  
Peltier

La tour des  
dragons d'or

camp. C'était un guerrier mandurien. Sa barbe rousse et foisonnante et ses cheveux hirsutes et trempés de sueur dissimulaient presque entièrement son visage. Il allait vêtu d'un simple pagne, et portait avec orgueil une longue lance et un bouclier de cuir. Son corps hâlé, musculeux et presque nu, luisait de sueur à la lumière du soleil. Un torque d'or ornait son cou.

Theodrien l'accueillit comme un frère, et comme un hôte de marque, car ce cavalier était le second fils d'Urgor, l'un des chefs de guerre manduriens les plus puissants de la région. Urgor avait envoyé son fils Pargur pour inciter les chevaliers dragons à entrer en guerre à ses côtés contre une troupe de Daa-Gans. À présent qu'il était parvenu sur place, Pargur cachait mal sa déception et son dédain : il était venu trouver ici une armée de chevaliers, et découvrait une poignée de fermiers misérables. Il se montra à peine poli envers Theodrien, mais celui-ci, loin de s'en offusquer, ne s'en montra que plus aimable encore.

Theodrien convoqua une assemblée, mais moi qui commençais à bien le connaître je savais qu'il avait déjà pris sa décision, et qu'il irait guerroyer aux côtés d'Urgor. Et en vérité, il en fut comme je l'avais prédit : la plupart des chevaliers s'élevèrent contre la proposition d'Urgor, mais Theodrien passa outre. Il savait, lui, que les chevaliers de l'ordre du dragon d'or n'existaient que pour servir.

Ce fut ainsi que je partis en guerre pour la première fois. Je venais tout juste d'avoir quinze ans. Je montais un vieux poney alezan, et je ne portais en guise d'armes qu'un bouclier de bois, une broigne rapiécée et ajustée à ma taille, et une vieille épée trop lourde pour moi. J'avais piteuse allure dans un pareil équipement, mais la plupart de mes compagnons n'étaient pas mieux lotis. Theodrien allait torse nu, mais portait un casque de bronze flamboyant et une épée d'acier à la poignée dorée. Je venais juste derrière lui avec l'étendard de notre ordre : le dragon d'or sur fond azur.

Nous chevauchâmes trois jours à travers des terres rocailleuses et brûlées de soleil, longeant la mer et ses plages immenses de sable incandescent. Les eaux turquoise de Solaria scintillaient de mille reflets d'or. Les Manduriens se défiaient de la mer, le royaume de leurs ennemis héréditaires et ne s'y aventuraient que contraints et forcés.

Finalement, nous avons rejoint Urgor et ses guerriers. Ils étaient plus de deux cents, des guerriers blonds et roux venus des plaines du nord. La plupart ne portait aucune armure, et allaient torsés nus, vêtus de braies ou de simples pagnes. Les chefs portaient des casques à cornes, des torques de bronze, et des bijoux de cuivre. Leur armement me parut très hétéroclite : lances, épées, haches ou encore glaives à large lame.

Nous pénétrâmes dans le campement sous les regards intrigués ou indifférents des guerriers. Ceux-ci avaient dressé leurs tentes sur une colline un peu à l'écart de la mer. Elles étaient disposées dans le plus grand désordre, sans qu'aucune organisation d'ensemble ne soit perceptible. Les guerriers semblaient s'être regroupés par affinité, ou au hasard des rencontres. Il n'y avait aucune défense autour du camp et aucun guetteur ne semblait être posté aux alentours. Urgor était-il à ce point confiant qu'il négligeait les précautions les plus élémentaires ?

Des chiens grognèrent et aboyèrent à notre approche. Des porcs erraient entre les



tentes, fouillant la terre à la recherche de nourriture, des poules s'enfuyaient en caquetant au passage des chevaux. Çà et là, des feux de camp avaient été allumés et des pièces de viande avaient été mises à rôtir.

Urgor vint au devant de nous et nous salua. Il était grand, plus grand et plus puissant qu'aucun des hommes que j'avais vus. Il était accompagné de trois guerriers armés de longues lances aux pointes d'acier. À côté de lui, ils avaient l'air d'enfants.

Je pense qu'Urgor devait dépasser largement les deux mètres de haut, et le casque et la cuirasse de bronze ouvragée qu'il portait le faisait paraître plus imposant encore. Il étreignit mon maître avec une chaleur qui me parut forcée, donnant l'impression d'un ours broyant sa proie.

— Theodrien ! s'exclama le colosse. Tu es venu ! Tu as répondu à mon appel !

— Les chevaliers dragons ne font jamais défaut à leurs alliés au moment du combat, répondit simplement mon seigneur.

— Toi et les tiens serez les bienvenus dans la lutte qui s'annonce. Mais avant, reposez-vous, mangez et buvez ! Ce maudit soleil brûle comme le feu d'Erianor !

Il se mit à rire, d'un rire bruyant, qui me sembla vulgaire et contraint. Il fit un geste et des guerriers s'approchèrent, apportant des outres de bière qu'ils firent circuler de mains en mains.

— Buvez, de peur que la soif ne vous dessèche le cœur comme elle dessèche la gorge !

La bière était forte et âcre. Je n'en bus qu'une seule gorgée, en dépit de ma soif et je tendis l'outre à l'un de mes compagnons.

— Combien sont nos ennemis ? demanda Theodrien.

Il n'avait fait qu'humecter sa barbe et dardait sur Urgor un regard attentif.

— Guère plus d'une cinquantaine ! s'exclama Urgor avec un grognement de mépris. Mais les maudits se sont enfermés dans une forteresse sur l'île de Vargamor, à quelque distance de la côte. Il sera difficile de les en déloger.

Il eut un reniflement.

— Mais d'une façon ou d'une autre, nous finirons bien par en venir à bout. Seulement, j'aimerais en finir rapidement. Les hommes sont pressés de rentrer chez eux. La guerre les a trop longtemps tenu éloignés de leur foyer. Je veux anéantir ces Daa-Gans au plus vite et repartir vers Valkor.

Theodrien fronça les sourcils.

— Beaucoup d'hommes vont mourir si nous attaquons de front une forteresse Daa-Gan.

— Ne crains rien ! Ces Daa-Gans ne sont qu'une poignée, affaiblis et à bout de force. Il y a des femmes et des enfants parmi eux, plus que des combattants. J'ai réuni plus d'hommes qu'il n'en faut, des guerriers, tous endurcis. Nous enfoncerons leurs défenses sans aucune difficulté. Ne te tourmente pas, ô Theodrien dragon d'or !

Il mit la main sur l'épaule de mon maître d'un air protecteur, et s'éloigna sans ajouter un mot. Theodrien le regarda d'un air sombre.

Nous installâmes notre campement au premier endroit dégagé que nous pûmes trouver. Les nôtres étaient bien organisés et Theodrien n'eut même pas à donner d'ordres. Des tours



Nicolas  
Peltier

La tour des  
dragons d'or

de garde se mirent spontanément en place, des guetteurs se postèrent sur une hauteur toute proche, des hommes s'occupèrent des montures, d'autres allèrent puiser de l'eau à une source voisine. J'osai questionner mon seigneur.

— Ce Urgor ne semble pas un chef de guerre très avisé ?

Theodrien hocha la tête.

— Il est comme la plupart des guerriers de son peuple. Les Manduriens croient que la force brute et le courage suffisent toujours à remporter les victoires. Pourtant...

Il s'interrompit brusquement. Un homme s'était approché et se découpait à présent dans le soleil. Il n'était pas très grand, mais trapu et puissant, et son plastron de cuir s'ornait d'un dragon d'or. Un sourire illumina le visage de Theodrien.

— Ulric !

— Ainsi tu as répondu à l'appel d'Urgor ?

— Je n'aurais pas pu me dérober.... Tu le sais bien, mon ami.

Mais Ulric haussa les épaules.

— Urgor n'est qu'un chef de guerre stupide.

— Il est l'allié du seigneur de Valkor, et le seigneur de Valkor pourrait bien dans un avenir proche devenir le roi de ces terres. Pour continuer à y vivre, pour promouvoir notre ordre et dispenser notre enseignement, nous avons besoin du soutien des chefs manduriens...

— Il y a bien d'autres territoires. Le monde est grand et les Manduriens ne peuvent l'occuper entièrement.

— Le peuple mandurien est celui qui bâtira l'avenir de ce monde. Nous devons nous tenir à leurs côtés, sous peine de nous voir exclus de cet avenir comme nous avons été exclus de celui des Assaréens.

— Ces barbares n'ont aucun avenir, rétorqua Ulric. Ils sont assoiffés de sang, aveuglés par l'orgueil. Comment pourraient-ils bâtir quelque chose de durable ? Tu t'en rendras vite compte, si tu en doutes encore. Les tribus manduriennes passeront comme s'éteint un incendie de forêt.

Theodrien n'était pas d'accord, mais visiblement il ne désirait pas poursuivre la discussion sur ce point.

— Que comptes-tu faire à présent ?

— Je vais partir vers le nord. Je vais me mettre à la recherche des anciennes forteresses. Jadis, si on en croit les légendes, notre ordre avait bâti trois tours. L'une d'elles, la tour du Savoir, celle des dragons d'or a été détruite par les Assaréens il y a bien des années, nous condamnant à une longue errance, mais il reste les deux autres. La tour de la Paix et la tour de la Guerre.

Theodrien haussa les épaules.

— Pourquoi rester prisonnier du passé ? À quoi bon rechercher maintenant ces anciennes tours disparues ? Quand bien même elles auraient franchi les siècles ? C'est vers l'avenir que nous devons nous tourner !

— Quel l'avenir ? Celui des Manduriens ?

— Les Manduriens sont un peuple ardent. Ils ne manquent pas de courage, mais la sagesse leur fait défaut. Nous pouvons leur apporter le savoir qui leur manque, ce savoir que nous avons su préserver au travers des siècles de ténèbres. Avec eux, nous pouvons construire un royaume de prospérité, un royaume où l'humanité pourra vivre en paix.

— Jamais les Manduriens n'ont su vivre en paix. Ils ne peuvent s'unir que dans la guerre, et à présent que leur ennemi ancestral est abattu, tu ne tarderas pas à les voir se dresser les uns contre les autres en de futiles guerres fratricides.

— C'est un peuple jeune. Il peut apprendre. Nous pouvons les guider, insista Theodrien. Je crois que le temps est mûr pour rebâtir notre forteresse de jadis, la forteresse des dragons d'or, dédiée à la préservation et à l'accroissement du savoir. Ainsi seulement notre ordre pourra croître et répandre son enseignement sur le monde. Cette tour sera la première pierre d'un empire de paix et de justice qui s'étendra jusqu'au grand océan.

— Que le Dieu Dragon fasse que tu réussisses, dit Ulric, mais je crains que tu te prépares d'amères désillusions.

Du sommet de la colline, on apercevait la mer, ainsi que l'île dont les hautes falaises abruptes surplombaient les flots, mais d'où nous étions, il était impossible d'apercevoir nos ennemis.

À la tombée de la nuit, alors que les Manduriens festoyaient, une barque apparut dans la lumière rougeoyante du crépuscule. Ballottée en tout sens par les vagues, elle accosta sur la plage au pied de la colline où nous nous trouvions. Un Assaréen en sortit, sec et ridé comme un vieillard famélique, et marcha vers le camp. Il ne portait aucune arme et agitait un tissu blanc accroché au bout d'un bâton. Urgor monta à cheval et vint à lui, accompagné d'une dizaine de guerriers. Mon seigneur et moi-même l'accompagnâmes.

— Que viens-tu faire ici, maudit sorcier ? demanda Urgor d'un ton glacial.

L'Assaréen leva vers lui des yeux qui ne trahissaient aucune peur, seulement une profonde fatigue. Son visage était sombre et desséché, ses lèvres craquelées. Je n'avais jamais vu d'homme pareil à lui. Il avait la corpulence d'un adolescent ou d'une femme, et était chauve comme un vieillard. Ses oreilles décollées et son visage parcheminé le faisaient ressembler à un farfadet grotesque.

— Je suis venu proposer la paix, dit l'Assaréen d'une voix posée.

— Je n'ai que faire de la paix des serviteurs de Morgûl, dit Urgor.

— Réfléchis, insista l'Assaréen. Nous, nous ne sommes qu'une poignée, il est vrai, et tu as avec toi de nombreux guerriers, mais notre position est inexpugnable. Tu perdras de nombreux hommes avant de nous atteindre. Pour chacun des nôtres, deux ou trois des tiens au moins périront. Et même ainsi, la victoire n'est pas certaine. Nous ne demandons rien. Nous allons partir. Quitter ces terres pour ne jamais y revenir. Nous construisons actuellement des bateaux pour franchir Solaria. Laisse-nous achever et jamais plus tu n'entendras parler de nous. Tu auras les terres et tu auras sauvé de nombreuses vies manduriennes. Quelle est ta réponse ?

— La voici ! s'exclama Urgor.

Et d'un geste rapide et adroit il sortit sa hache. L'Assaréen fit volte-face et voulut s'enfuir, mais l'arme s'envola des mains d'Urgor et se planta entre ses omoplates.

— Le putois ne négocie pas avec le loup, dit Urgor.

Theodrien lui décocha un regard de reproche.

— Pourquoi cette perfidie ? Ce n'était qu'un émissaire !

— Une perfidie ? Je n'avais pas donné ma parole, et je n'ai jamais voulu rencontrer cet émissaire.



Nicolas Peltier

La tour des dragons d'or



Nicolas  
Peltier

La tour des  
dragons d'or

— Pourquoi ne pas avoir accepté son offre ?

— Permettre à ces chiens de fuir et de sauver leur vie pour les voir revenir plus tard, eux ou leurs enfants ou les enfants de leurs enfants ? Non, Theodrien, il n'y aura pas de paix en ce monde, tant qu'il restera un seul Assaréen vivant !

Les guerriers qui l'accompagnaient l'acclamèrent mais mon seigneur restait sombre. Je savais ce qu'il pensait. Aucun des nôtres n'aurait accepté de donner son aval à une pareille mise à mort. Mais Theodrien avait des raisons de ménager Urgan.

Les guerriers traînèrent la dépouille sur la plage et fichèrent sa tête sur une pique, en guise de trophée. Ils burent et festoyèrent longuement, et allumèrent tard dans la nuit de grands brasiers à la gloire de leurs divinités de flammes. Pour ma part, je priai le dieu dragon pour qu'aucun de mes compagnons ne soit tué. Je ne pouvais oublier le regard harassé du vieil Assaréen.

Le lendemain, lorsque le soleil fut à son zénith, Urgan conduisit sa troupe vers les barges que lui et ses guerriers avaient construites à l'aide de troncs d'arbres. Ce n'était rien de plus que de simples radeaux qui auraient été bien incapables d'effectuer une longue traversée mais ils seraient suffisants pour nous permettre de traverser le bras de mer qui nous séparait de l'île. Urgan fit distribuer de la bière, et les guerriers riaient et chantaient des hymnes à la gloire d'Erianor en poussant les barges à l'eau. J'éprouvais pour ma part une terrible appréhension. Le combat m'effrayait moins que l'idée d'avoir à m'aventurer sur l'océan. Le bruit des vagues qui venaient mourir sur la plage ou se briser sur les rochers ressemblait à la respiration puissante d'un monstrueux animal endormi. Quels périls dormaient sous les eaux ? À l'idée de périr noyé dans ces abysses, j'éprouvais une terreur qui me faisait trembler de tous mes membres. Mais je me rappelai soudain que mon père jadis avait osé franchir l'océan tout entier pour aller combattre à Braenen. Je serrai les dents, et j'avancai sans trembler aux côtés de mon seigneur.

Nous franchîmes la mer dans un voyage qui me parut durer une éternité. Pas un instant je ne détournai mes yeux de l'île. Mes compagnons faisaient de même, affectant de ne pas voir la mer pour tenir à l'écart la peur panique qui menaçait de les submerger.

Enfin, nous mîmes pied à terre. Nous avions redouté que les Assaréens ne tentent de nous en empêcher, et ne profitent de notre crainte de l'océan pour déclencher le combat sur leur élément de prédilection, mais ils nous laissèrent aborder sans encombre. Nous nous trouvions sur des plages de galets, au pied de pentes abruptes couvertes de pins et de buissons rabougris. Au-dessus, se dressaient d'immenses amoncellements de rochers grisâtres terminés par des falaises à pic.

Non loin de là, abrités du vent du large par une petite crique, se trouvaient les vaisseaux assaréens à demi achevés. Nous y mîmes le feu sans plus tarder. Nous regardâmes un moment les flammes monter dans le ciel puis nous nous tournâmes vers les falaises et entreprîmes notre ascension.

Nous progressions sans ordre bien défini, mais avec prudence. L'enthousiasme des guerriers avaient laissé la place à une sorte de crainte diffuse qui avait peu à peu gagné

toute l'armée. Nous gravâmes la pente armes au poing, redoutant à chaque instant de tomber sur une embuscade ou un piège assaréen. Mais rien ne venait, et l'attente était plus insupportable encore. On aurait dit que nos ennemis avaient disparu corps et biens.

Finalement, nous avons atteint leur campement, un cercle de tentes entouré d'une haute palissade de bois. Il n'y avait aucun bruit, aucun signe de présence, pas de guetteur, ni de garde. Que se passait-il ? Le plus obtus de tous les Manduriens avait compris qu'il y avait quelque chose d'anormal. Theodrien, sans mot dire, désigna le ciel : des mouettes innombrables tournoyaient au-dessus du camp, poussant des cris aigus.

Urgor lui-même hésitait. Était-ce une ruse de nos ennemis ? Devions-nous nous attendre à un piège ? Le chef ne voulut pas reculer, cela aurait compromis son prestige et sa réputation. Il mit un point d'honneur à être le premier à pénétrer dans le camp, hache brandie, bouclier au poing. Mon seigneur le suivait de près et je me tenais juste derrière lui, serrant de toutes mes forces la garde de mon épée. Mon cœur battait avec une telle violence que je craignais que mes compagnons ne l'entendent.

Nous entrâmes dans le camp sans avoir à livrer combat. Les corps de nos ennemis gisaient çà et là, pêle-mêle, empilés les uns sur les autres. Ils s'étaient visiblement entretués. La plupart avaient été égorgés, et certains tenaient encore leurs étranges épées à lames recourbées dans leurs poings crispés. Les mouettes picoraient sans vergogne les cadavres étendus.

Nous pénétrâmes plus avant à l'intérieur du camp. Des femmes, des enfants, des bébés même avaient été mis à mort sans aucune pitié par les guerriers qui avaient ensuite, semble-t-il, retourné leurs armes contre eux. Que s'était-il passé ? À quoi rimait cette folie collective ? Cette orgie de sang et de massacre ? Les Assaréens avaient-ils préféré mourir des mains de leurs frères plutôt que d'affronter leurs ennemis ? Les visages des Manduriens se plissaient de dégoût. À leurs yeux, le comportement de leurs ennemis était la pire des lâchetés, un comportement même pas digne d'une bête prise au piège.

Lorsque l'avant-garde de notre troupe parvint au centre du camp, nous vîmes qu'un homme au moins avait survécu au massacre. Il se tenait immobile, brandissant un sabre dans sa main droite, le visage dissimulé par un hideux masque d'or, un masque de Morgûl.

— Je vous attendais, dit l'Assaréen d'une voix grondante.

Urgor leva sa hache, trop stupéfait pour répondre. L'Assaréen reprit :

— Je suis la Main de Morgûl. Oseras-tu m'affronter semi-homme ? Où t'abriteras-tu une nouvelle fois derrière tes guerriers ?

Avec le grognement d'un grizzly enragé, Urgor se rua en avant, aussitôt imité par deux de ses hommes. La hache mandurienne s'abattit, en un coup d'une terrible puissance. Mais l'Assaréen s'était dérobé. Sa lame décrivit une large courbe, et frappa le chef au visage avec une force terrible. Urgor poussa un hurlement de douleur et s'effondra, frappé à mort. Presque au même instant, la Main frappa de nouveau avec la vivacité d'un serpent. Il y eut un double éclair bleuté et les deux guerriers s'effondrèrent en gémissant.

— Je suis la Main de Morgûl et le toucher de l'empereur apporte la mort !

L'Assaréen leva son arme et nous vîmes que celle-ci luisait d'un sinistre éclat. L'aura de lumière parut soudain descendre le long de la lame, nimba le bras du guerrier puis l'ensemble de son corps.



Nicolas Peltier  
La tour des dragons d'or



Nicolas  
Peltier

La tour des  
dragons d'or

— Le gant de l'empereur me protège !

Les guerriers reculèrent. La peur ancestrale, la peur de la vieille magie assaréenne venait de ressurgir.

— Le sacrifice des miens n'a pas été vain, dit encore la Main, marchant sur nous comme l'ombre de la mort. Leur sacrifice m'a ouvert les portes d'un pouvoir qui vous consumera tous. En posant le pied sur cette île vous avez scellé votre perte !

Il pointa son arme sur nous, et un rayon indigo en jaillit, frappa un des guerriers qui s'effondra avec un hurlement de douleur. Ce fut le signal de la retraite. Comme un seul homme, les Manduriens tournèrent les talons et s'enfuirent, abandonnant le champ de bataille en hurlant de terreur, pareils à des rats fuyant une vague. Seul mon maître demeura sur place, et moi à ses côtés.

— Ne crois pas m'effrayer avec des paroles, sorcier. Ta magie ne peut rien contre moi.

La Main abattit son arme et Theodrien bloqua le coup de sa propre lame. Mais il y eut un éclair bleuté et celle-ci se brisa net. Poursuivant sa course, la lame entailla profondément la poitrine du chevalier. Celui-ci s'effondra avec un rictus de souffrance.

— Meurs à présent, siffla la Main d'une voix haineuse.

— Dragon d'or ! criai-je.

Et je m'interposai entre la Main et mon maître. De ma lame, je parai son coup. Je ne cherchai pas à bloquer l'attaque, mais simplement à la dévier, à épouser le mouvement de mon adversaire pour mieux le contrôler. On avait gravé ce mouvement en moi avec patience et douceur pendant des années et des années, et il faisait à présent partie intégrante de mon être. Parade, mouvement du poignet, esquive, dérobage... et riposte. Profiter de la fraction de seconde où l'adversaire, déséquilibré, tente de reprendre sa position. Frapper sans haine et sans colère, mais de toute sa force et de toute son âme. Ne faire qu'un avec la lame, se fondre au cœur de l'acier, épouser son tranchant comme une partie de soi. Ce ne sont pas les muscles qui dirigent le coup, c'est l'esprit. Ce n'est pas le corps qui frappe et qui tue, c'est l'âme.

J'abattis mon arme en un geste de pure perfection et la tête de la Main roula dans la poussière. Son sang jaillit, m'éclaboussant le visage.

Ce fut ainsi que les derniers Assaréens d'Athanor furent vaincus, en dépit de leur sinistre magie noire. Mon maître était blessé mais vivant. Nul ne me félicita de ma victoire. Tuer est parfois nécessaire, mais en tirer honneur ou orgueil est un péché.

Pargur, fils d'Urgor, prit le commandement des guerriers. Ils étaient embarrassés, car ils avaient fui et nous avions été témoins de leur lâcheté. Aucun d'entre eux ne voulut s'attarder plus longtemps sur cette île maudite et emplie de fantôme. Mais Theodrien en dépit de sa blessure, leur parla.

— Aujourd'hui le jeune Urek Dragon d'or, fils d'Hurgen a tué le seigneur mage, dit-il. Portez ce message à Valkor et dites aussi ceci : en récompense, les dragons d'or revendiquent pour eux la possession de l'île de Vargamor. Toutes les terres d'Athanor seront aux Manduriens, mais les dragons d'or régneront à Vargamor. Ils y édifieront une tour, comme jadis, afin de transmettre leur enseignement à qui le souhaitera.

Les Manduriens s'inclinèrent.

— Je transmettrai personnellement ta requête à Valkor, répondit brièvement Pargur et sois sûr qu'elle sera acceptée.

Les Manduriens repartirent vers le nord, et nous reprîmes la direction du camp. Theodrien chevauchait toujours en tête et j'étais à ses côtés, brandissant l'étendard du dragon d'or. Nos compagnons chevauchaient à quelques pas derrière nous.

— Pourquoi cette requête étrange ? demandai-je à mon seigneur. Pourquoi ici ? Il ne manque pas de terres en Athanor. Pourquoi choisir cette île maudite à l'écart du monde pour édifier notre nouvelle forteresse ?

— Ce qui s'est passé aujourd'hui à Vargamor est le symbole le plus éclatant de la folie de cette guerre. Un massacre absurde, sans raison autre que l'orgueil et l'aveuglement des hommes. Je veux que la tour que nous allons bâtir recouvre cela à jamais. Je veux que Vargamor devienne un lieu de sagesse, un lieu dédié à la réconciliation des peuples et au progrès de l'humanité.

Je pensais aux corps amoncelés que nous laissons derrière nous, je pensais au masque de Morgûl.

— Un lieu de massacre, de magie et de mort... Peut-on réellement bâtir quelque chose de durable sur pareille fondation ? demandai-je.

— Le jour viendra où ce qui s'est passé aujourd'hui sera oublié et où nul ne se souviendra plus de Vargamor que comme de la forteresse des dragons d'or, un haut lieu de paix, de connaissances et de sagesse. Et de Vargamor, partiront des émissaires envoyés aux quatre coins du monde pour y porter notre enseignement. Ils iront aussi loin que l'on peut aller, reculeront sans cesse les frontières de l'inconnu, avant de revenir transmettre à leurs frères toutes les connaissances et le savoir qu'ils auront accumulé durant leur voyage.

Theodrien regardait à présent dans le vide, les yeux fixés sur un avenir qu'il était le seul à voir.

— La tour des dragons d'or sera le pilier qui marquera le début d'une ère de lumière, succédant aux ténèbres du règne maléfique de l'empereur démon. Bâtie à la frontière des territoires manduriens, ouverte sur Solaria et sur les cités vaalars et assaréennes, notre tour sera le lien sacré qui unira les peuples et établira entre eux une paix durable. La tour se dressera haut au-dessus des flots comme le phare vers lequel les hommes se tourneront, au terme de leur longue errance dans l'obscurité de l'ignorance.

Mon seigneur parlait avec passion, et ses mots sont restés gravés en moi depuis lors. Jamais je ne les ai oubliés. À présent que la tour se dresse au-dessus des flots comme il l'avait prédit, et à présent que j'ai succédé à Theodrien comme guide des dragons d'or, j'aimerais avoir la même vision, la même confiance en l'avenir que lui. Pourtant, à chaque fois que j'aborde l'île, c'est aux corps amoncelés que je repense en premier, et les cadavres des enfants morts, aux yeux dévorés par les mouettes, me fixent comme jadis de leurs orbites vides.

Combien de temps la paix régnera-t-elle ? Combien de temps la tour que nous avons bâtie se dressera-t-elle ? Combien de temps nous reste-t-il avant la venue des ténèbres ?

...



Nicolas  
Peltier

La tour des  
dragons d'or

# *Lumière dans le ciel*

Vainqueur de l'AT «Les bâtisseurs»



© 2007 - TIGER222

Texte : *Stefan Michel*

Illustration : *Tiger-222*

## Lumière dans le ciel

Stefan Michel

Réclamation du gouvernement terrien au gouvernement martien découverte en 8932 c.g.d (calendrier galactique standard) dans une sonde spatiale lancée vers Mars

*Nous, peuples unis de la Terre, nous sentons terriblement offensés, et pour cause ! par cette attitude impolie du gouvernement martien. Voici notre version des faits :*

*Le 20 août 2023, des milliers d'astronomes amateurs ont fait simultanément, dans tous les pays du monde, une découverte incroyable. En effet, ils ont réussi à lire un message émis depuis la surface de Mars. Message écrit dans notre langue qui plus est, et que nous pensions destiné à L'ONU, l'organisme chargé du maintien de l'ordre entre tous les peuples.*

*Après des dizaines d'années de recherches, d'essais infructueux, de milliards de dollars investis en pure perte, de milliers de chercheurs affectés à cette tâche, nous nous rendions enfin compte de notre échec. Ce n'était pas nous qui avons établi le contact avec les aliens, mais vous qui aviez fait le premier pas. D'autant plus que vous, nos interlocuteurs, étiez nos voisins les plus proches, quasiment sur le même palier que nous à l'échelle galactique. Le message nous parut alors dénué de sous-entendus :*

**«Salut, comment ça se passe chez vous ?»**

*Quelques mots qui avaient changé le cours de nos vies. Les peuples du monde entier étaient en émoi, nous avons enfin établi un contact avec une intelligence extraterrestre. Nous étions divisés entre la fébrilité et l'inquiétude, mais votre message laissait plutôt entendre des intentions pacifiques, ce qui frustrait les fabricants d'armes qui avaient sauté sur l'occasion pour entreprendre la reconversion de leurs usines.*

*Après des semaines d'émissions soporifiques, de documentaires ressassés mille fois, de débats à n'en plus finir, de théories fumeuses et d'avis ridicules émis par des starlettes issues de la dernière série pour ados pré-pubères, nous avons pris une décision.*

Stefan  
Michel

Lumière  
dans le ciel

*Nous avons décidé de vous répondre.*

*Nous ne nous appesantirons pas sur les sacrifices consentis en cette circonstance. Puisque vous aviez écrit les premiers grâce à la lumière de milliers d'ampoules, nous ferions de même en installant un gigantesque écran lumineux - composé de milliards de diodes, de milliers de kilomètres de câbles et de kilomètres carrés de plastique, ce qui réjouit les industries concernées - qui traverserait mers et continents. Adieu les pyramides d'Égypte, adieu les sources du Nil, adieu le Sahara et sa chaleur moite, adieu Casablanca, Ténériffe, Tombouctou et autres Zanzibar, adieu le Kilimandjaro, adieu îles de Sainte Hélène, de Madagascar ou de la Réunion, adieu les mythiques mines du roi Salomon et les vastes savanes où régnaient les lions, toute l'Afrique a été sacrifiée. Par contre, nous avons épargné, pour raisons diplomatiques, les pays de l'OPEP et Israël, mais ce n'est là qu'un point de détail. L'Afrique était le continent le plus pauvre, le moins utile à la puissance mercantile de l'Europe et de ses alliés asiatiques, le plus gangrené par la maladie et la misère, nous ne l'avons pas regretté. Avec sa disparition, la Terre a paru plus riche et plus saine, les moyennes du PIB mondial et de l'IDH<sup>1</sup> ont remonté en flèche, et en plus, nous pouvions dialoguer avec l'espace à moindre frais.*

*Véritable miracle technologique, nous disposions d'un écran géant de six mille kilomètres de large, pour huit mille de long. D'après nos calculs, nous étions captés jusqu'à deux cents millions de kilomètres, un petit bijou issu de la science humaine occidentale.*

*Notre réponse a été simple :*

**«Bien et vous ?»**

*Mais grande a été notre déception quand nous avons reçu votre réponse une semaine plus tard*

**«Mais non, pas vous, on parlait à Vénus.»**

<sup>1</sup> PIB = Produit Intérieur Brut (d'un pays)  
IDH = Indice de développement Humain.

*Nous ne pouvons pas tolérer d'avoir été abusés ainsi, surtout au détriment de ces pauvres Africains qui n'avaient rien demandé, et dont nous avons dû raccourcir l'espérance de vie - qui nous coûtaient déjà bien trop cher avec leurs SIDA et autres maladies tropicales dont nous nous soucions peu - dans la plus grande urgence au nom de la sacro-sainte hospitalité stellaire. Nous demandons donc un dédommagement, disons quelques petites technologies avancées pour que nous puissions vivre dans le confort, et ainsi pleurer nos frères Africains sans nous soucier de nos usines.*

Bien à vous

Les Terriens

...

Stefan  
Michel

Lumière  
dans le ciel

# De père en fils

Vainqueur de l'AT «Les bâtisseurs»



Texte : *Rémi Gruber*

Illustration : *Magali Villeneuve*

L'avocat de la *Rapace United Bank* se désintéressa des feuillets et donna ses ordres :

— Trois d'entre vous restent là, en planque. Et épluchez-moi ces papiers, il y a peut-être un indice. Les autres suivez-moi, nous avons d'autres pistes ; Castelfiel n'est peut-être pas loin !

Le silence revint peu à peu dans la chambre. Les trois hommes réparèrent le chambranle de la porte comme ils purent, puis ils s'installèrent dans un coin, toutes lumières éteintes.

Les lueurs de la ville et des phares des voitures rendaient l'atmosphère glauque. Les petits papiers sur la table phosphoraient étrangement. Des *post-it*. L'un des hommes, plissant les yeux pour mieux voir, en prit un et en fit la lecture...

## RÉMI GRUBER

- Ce jeune homme vit ses rêves éveillés avec passion mais se trouve plutôt rarement satisfait... (il ne manquerait plus que cela, nom d'une tête couronnée !)... aussi efface-t-il parfois ses textes en un geste salutaire.

- Mais cela ne suffit pas, Rémi est profondément enfoncé dans un abîme de noirceur ! Il profite de sa ressemblance avec Notre Seigneur Jésus Christ pour extorquer de l'argent aux pauvres erres ! Sa dernière victime en date est une vieille dame !

- Jeune homme de 23 ans, (le manque d'informations à son sujet et sa fausse modestie ne sont qu'un paravent pour ses odieuses malversations).

- Rémi se raconte des histoires, parfois les écrit-il, c'est donc un rêveur mythomane...

- Doublé d'un fainéant puisque qu'il ne les prend pas toutes en note et finit immanquablement par les oublier ou omettre de les achever. Il participe depuis peu à des appels à textes, sa nouvelle dans *Univers IV* est sa première publication.

**NB : NE PAS ME LAISSER  
BERNER PAR CET USURPA-  
TEUR SATANIQUE...**

## De père en fils

Rémi Gruber

Les coups de marteau résonnaient encore à la lueur de la bougie. Le travail de l'homme s'était poursuivi jusque tard dans la nuit. La faible lumière vacillante ondulait, dansait, tournoyait, jouant avec les ombres de l'homme et du bloc de pierre. Mais les coups résonnaient toujours, en cadence, comme une horloge. L'homme avait la connaissance. Il anticipait, devinait, sentait. Il avait l'habitude de frapper, de tailler, de polir la pierre. Une vie mise au service de ce matériau l'avait rendu réceptif au-delà de la sphère des perceptions naturelles.

Il était vieux et fatigué. Il s'assit quelques instants et s'épongea le front de son mouchoir. La pierre était tellement plus âgée et pourtant si solide, si belle... Si jeune, au regard de la vie qu'il lui restait à parcourir... Il était fier d'avoir choisi ce matériau si noble pour en faire sa vie.

Il sentait que ce serait sa dernière œuvre. Et elle resterait comme le chef d'œuvre de sa vie. Non. Elle resterait comme l'œuvre ultime pour les générations à venir...

L'homme se redressa et reprit ses outils.

– Tu es fatigué. N'abuse pas de tes forces. Va te reposer, ton travail n'en sera que meilleur demain, lui suggéra une petite voix gutturale et étrangement enfantine.

– Tu as raison.

– Ta patience n'a pas grandi en même temps que ta maîtrise de la pierre, s'amusa la petite voix...

Et l'homme posa ses outils, souffla la bougie et alla se coucher.

■ ■ ■

Le lendemain, on entendit dès l'aube les coups de marteau résonner dans la campagne. Le bruit métallique du contact avec le burin portait jusqu'à la ville. Toujours cette cadence métronomique, monotone, lancinante qui, paradoxalement, obéissait à un déchaînement de passion, une fusion émotionnelle entre l'homme et la pierre. L'homme ne réfléchissait pas. Il suivait les instructions que lui donnait la pierre.

Les heures passaient, mais ni l'entrain ni la précision de l'homme ne faiblissaient. Le soleil était haut dans le ciel lorsque l'on frappa à la porte de l'atelier. Mais les coups de marteau persistaient. L'homme n'écoutait que la pierre.

– Père ?

Une main s'était posée sur l'épaule de l'homme, ce qui le stoppa net dans son élan. Il se retourna.

– Tu ne répondais pas. Je me suis permis d'entrer. Comment vas-tu ? demanda un jeune homme vêtu de beaux habits.

L'homme fit la moue.

– Ça va, lâcha-t-il.

– Je suis arrivé ce matin. J'ai vu ton nouvel ouvrage. Tout le monde ne parle que de ça en ville. Il est bien avancé, et prometteur...

– Depuis quand t'intéresses-tu au métier de bâtisseur ? rétorqua le père.

Le jeune homme soupira de lassitude.

– Allons, père... Tu ne vas pas recommencer...

– Qu'y a-t-il ? Tu ne souhaites pas que l'on te rappelle de quelle façon tu as trahi ton père ?

– Je ne t'ai pas trahi. Combien de fois faudra-t-il que nous ayons cette conversation !

– Tant que tu t'obstineras à refuser ton destin. J'aurais tant voulu que tu prennes ma succession.

Tu serais devenu le meilleur bâtisseur, dit-il les yeux pleins d'espoirs.

– Mais je suis un bâtisseur. À ma façon. Je suis en train de bâtir un véritable empire commercial.

J'ai plusieurs bateaux, des comptoirs sur toute la côte et...

– Du vent tout ça ! le coupa son père. Tu ne bâtis rien de tes mains. Tu paies des gens et tu récoltes un fruit qui n'est pas celui de ton travail.

– J'ai dû travailler de mes mains avant d'avoir cette position, je te le rappelle.

– Laisse-moi, j'ai du travail...

– C'était une mauvaise idée de venir, dit le jeune homme plus pour lui-même que pour son père.

Je t'avais rapporté ceci de mon dernier voyage, continua-t-il en posant un paquet sur une chaise.

Puis il s'en alla sans un au revoir.

Le jeune homme marcha sur la route. Il n'entendit pas les coups de marteau reprendre, mais ne s'arrêta pas. Dans l'atelier, le père s'était assis, la tête dans ses mains. Il aurait voulu pleurer, mais il n'y arrivait pas.

– Allons. Ressaisis-toi. Tu as un travail à accomplir, dit la petite voix.

Le jeune homme marcha jusqu'à la ville. Il regagnait son bateau. Dans quelques jours, il repartirait. En chemin, il passa devant le chantier de son père. Les ouvriers s'activaient, sous la direction du contremaître qui suivait à la lettre les plans. L'église prenait forme. Elle s'annonçait comme la plus belle jamais construite. *La plus belle qu'il ait jamais vue ni même rêvée*, se dit-il. Un tel édifice frôlait le génie, ou l'inspiration divine. Le jeune homme se rendit compte que même s'il avait voulu reprendre le métier de son père, il n'aurait pas pu. Il n'aurait pas été à la hauteur et n'aurait pu maintenir le prestige qui se rattachait désormais à leur nom.

Infatigable, l'homme continuait d'abattre son marteau sur la pierre qui prenait patiemment la forme qui lui était destinée depuis la naissance du monde. Au fur et à mesure de ses coups, les lignes parfaites qui devaient lui servir apparaissaient. L'homme libérait l'âme des blocs de leurs prisons de pierre.

Deux jours plus tard, un assistant vint, comme de coutume, chercher les pierres taillées pour les emmener sur le chantier. Ces pierres clefs qui donnaient à la construction toute sa beauté, tout son relief, son centre de gravité, sa raison d'être, devant lesquelles l'assistant s'extasiait toujours. Mais alors qu'il chargeait les blocs avec tout le soin qu'ils méritaient, l'homme, le maître, s'écroula.

Le jeune homme regardait les dernières caisses que l'on chargeait sur son bateau. Il était perdu dans ses pensées. Il aurait tellement aimé que son père accepte ses choix. Il avait espéré que sa réussite modifierait son opinion. Mais cela n'avait rien changé.

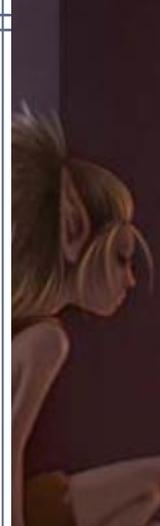
– Monseigneur ? Le chargement est terminé. Nous pouvons partir.

– Merci.

Le jeune homme monta à bord et se retourna dans un espoir, qu'il savait vain, de voir son père lui souhaiter un bon voyage.

Soudain, il aperçut un homme courir vers le contremaître en faisant de grands gestes. Ce dernier arrêta le chantier et se précipita dans les rues de la ville.

– Arrêtez ! Ne partez pas ! cria le jeune homme à son équipage.



Rémi Gruber

De père en fils

Puis il bondit sur le quai avant que le bateau ne se soit de nouveau amarré, se lançant à la suite du contremaître. Au fil de sa course, des chemins qu'il empruntait, il comprit que ses doutes étaient confirmés. Il se dirigeait bien vers l'atelier de son père.

Quelques personnes étaient déjà présentes à l'extérieur de la maison. Le jeune homme suivit le contremaître et entra dans l'atelier. Les larmes lui montèrent aux yeux lorsqu'il vit son père allongé. Il bouscula les plus proches personnes et le prit dans ses bras. Les pensées se disputaient son attention. Mais le jeune homme n'en écoutait aucune. Il pensait son père mort. Puis il perçut un faible gémissement et sentit un cœur battre dans ce corps qu'il serrait contre lui. Il était vivant.

– Vite un médecin ! Un médecin !

■ ■ ■

La chambre était plongée dans l'obscurité. Un feu mourant projetait des ombres dans la pièce, plus qu'il n'éclairait. Tout était calme. Seules quelques quintes de toux brisaient la monotonie des rares craquements du feu et du souffle nerveux de l'homme. À son chevet, son fils le veillait avec inquiétude.

Il se réveilla en sursaut, comme si ce n'était qu'un cauchemar. Mais l'homme réalisa rapidement qu'il avait mal à la poitrine quand il respirait, qu'il était faible, que ce n'était pas un rêve. Il se rallongea.

– Père ? Comment te sens-tu ? demanda le jeune homme, inquiet.

Mais il n'obtint aucune réponse. Il devinait la détresse de son père, sa tristesse, son désespoir, sa défaite. Il alluma des bougies pour le voir. Il était pâle. Fatigué. Malade.

– Je vais mourir, finit-il par dire. Je ne pourrai pas finir mon œuvre, réalisa l'homme qui sentait les larmes affluer.

– Père...

Puis l'homme sembla simplement remarquer la présence de son fils qu'il prit comme une révélation.

– Mon fils... Tu vas finir mon œuvre...

– Père, je ne peux pas...

– Toi seul le peux. Tu dois le faire.

L'homme fut pris d'une sévère quinte de toux qui le força à se recroqueviller sur lui-même. Parmi les glaires, sur les draps, on distinguait des tâches de sang.

– Je t'en prie..., articula-t-il sans même avaler la salive qui lui pendait aux lèvres, les larmes aux yeux. Seule sa construction comptait pour lui. Comme si sa vie en dépendait.

– Je t'en prie...

Le jeune homme arpentait nerveusement l'atelier de long en large. Il regardait le bazar qui le peuplait, mais ne touchait à rien. Il se demandait pourquoi il était venu. Petit, son père lui avait appris le rôle de chaque outil et leur utilisation. Mais il était incapable de s'en servir convenablement. Il avait tout à apprendre. Il avait aussi ses affaires à mener. Mais il n'arrivait pas à se résoudre à partir. Il aurait voulu obéir aux dernières volontés de son père mourant, mais savait qu'il n'y parviendrait pas. Et ce dilemme l'obsédait. Il l'empêchait de réfléchir calmement. Son esprit était confus, et ses décisions changeaient au gré de ses allées et venues. Il invoquait le divin en posant ses mains sur sa tête, essayant de se calmer, en vain, lorsque...

– Que fais-tu ici ? demanda une petite voix dans son dos.

Le jeune homme, plus surpris qu'effrayé, se retourna d'un bond, mais ne vit rien.

– Qui est là ? demanda-t-il.

Rémi  
Gruber

De père  
en fils

Aucune réponse ne vint.

– Qui es-tu ? continua la petite voix, calme et innocente.

Le jeune homme se retourna de nouveau. Il n'arrivait pas à localiser la provenance de la voix. Elle semblait venir de partout. Il commençait à avoir peur. Qui parlait ? Quelle était cette étrange voix gutturale et naïve ? Le jeune homme chercha d'une main un outil avec lequel il pourrait se défendre. Au cas où.

– Vous êtes ici dans l'atelier de mon père. Si vous ne partez pas immédiatement, je vais chercher la milice, menaça le jeune homme d'une façon qui trahissait sa peur.

– Ton père ? s'étonna la voix. Je ne pensais pas te voir ici.

C'est alors qu'une petite créature sortit de derrière la table de travail de l'homme, au milieu de la pièce. Elle avait de longs membres fins, et un visage rond et enfantin au-dessus duquel partaient des cheveux en bataille. De chaque côté, deux longues oreilles en pointes sortaient de l'épaisse chevelure rêche. Le jeune homme reconnut dans ses vêtements un assemblage de morceaux de tissus gris, de feuilles, de paille, dans une copie grotesque de la tunique de travail de son père.

– Tu es venu terminer son ouvrage ?

Le jeune homme lâcha son arme de fortune en hoquetant de surprise. Il essayait de reculer, mais était déjà dos à l'établi qui recouvrait le mur du fond. La créature s'approcha innocemment, en souriant, sans remarquer la réaction qu'elle avait entraînée chez le jeune homme.

– ... Non, je... Qui... Qui êtes-vous ? bégaya le jeune homme.

La petite créature sourit malicieusement.

– Je suis l'elfe de l'atelier !

Le jeune homme marchait dans la ville. Il repensait à cette étrange discussion qu'il venait d'avoir avec la créature. Elle parlait de façon décousue, parfois sans début ni fin de phrase. Mais cela avait malgré tout été constructif.

– Le même sang coule dans tes veines, tu es son fils, avait dit le petit elfe. Toi seul peux terminer son ouvrage.

– Mais je n'y arriverai pas, je ne sais pas tailler la pierre, avait-il rétorqué.

Le jeune homme avait à ce moment-là pleinement accepté le fait de discuter avec un elfe qui vivait dans l'atelier de son père, et n'éprouvait ni crainte, ni gêne. Cela lui semblait tellement grotesque. Il attendait de se réveiller pour s'étonner de son imagination.

– Je t'aiderai. N'aie crainte...

Puis le petit être était devenu flou et avait disparu.

– Où es-tu ? avait demandé le jeune homme.

– Je suis toujours là, rassure-toi.

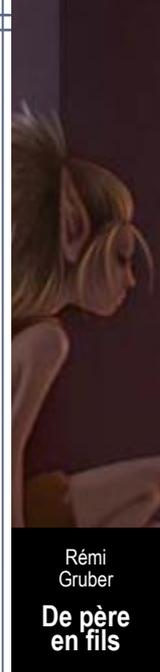
Le jeune homme arriva à la maison de son père. C'était une grande bâtisse en plein centre-ville, qu'il avait lui-même construite. À l'intérieur, le grand architecte se reposait dans son lit. Sa chambre était plongée dans une obscurité artificielle formée par les épais rideaux tirés, et le bruit de la rue qui filtrait à travers les fenêtres closes le berçait.

– Père ?

Seule la respiration rauque de l'homme se faisait entendre. Il ne dormait pas. Mais sa faiblesse l'empêchait de parler. Il tourna la tête vers son fils.

– Père, je vais terminer votre ouvrage. Battez-vous pour vivre. Vous devez le voir achevé, dit le jeune homme avec excitation.

À cette annonce, les yeux de l'homme s'emplirent d'une vie nouvelle. Il espérait de tout son cœur que son fils accepterait, mais sans imaginer que cela se réaliserait. L'homme ferma les yeux pour savourer son bonheur.



Rémi  
Gruber

De père  
en fils

■ ■ ■

Le tintement métallique résonnait. Hasardeux, irrégulier, inégal, il n'en demeurait pas moins insistant. Plein d'entrain et de désir. La nuit était noire. Le jeune homme s'usait au maniement du marteau depuis de nombreuses heures. À côté de lui, sur l'établi, le petit elfe s'amusait à quelques acrobaties, comme un enfant.

– Ouvre ton esprit. Laisse la pierre te guider.

– C'est ce que je fais ! s'énerma le jeune homme en jetant le marteau au sol.

Il était en sueur. Les débris de pierre jonchaient le sol de l'atelier. Il avait énormément appris. C'était sans doute un des meilleurs tailleurs de pierre de la région, maintenant. Mais cela ne convenait pas à l'elfe. Le jeune homme ne comprenait pas pourquoi.

– Non, la pierre hurle ses instructions, et tu ne les écoutes pas. Tu fais tout de travers, continua le petit elfe en faisant le poirier, puis il tomba en roulade.

– Recommence ! ordonna-t-il en sautant sur l'épaule du jeune homme.

Alors, ce dernier ramassa le marteau et le burin, et reprit son exercice. Il recommença sous l'œil attentif du petit elfe qui lui chuchota quelques mots inaudibles dans une langue mystérieuse. Puis le jeune homme fut de moins en moins concentré sur ses bras, sur ce qu'il faisait, sur ce qu'il voyait, pour se concentrer sur la pierre, et sur lui-même. Il se vit en tant qu'entité cosmique et considéra la pierre comme une extension de son âme. Il commençait à entendre le murmure de la pierre, à voir la forme qu'elle était, et qu'elle serait. Il n'y avait plus de temps ni d'espace. Il était le temps et la pierre était l'espace qui se dessinait telle qu'elle devait être.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, la pierre était là, taillée comme elle devait être, plus belle, plus parfaite que tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. La bougie était presque entièrement consumée, mais pour le jeune homme, cette expérience n'avait duré qu'un battement de paupières. Il n'avait pas remarqué qu'il était en sueur et ne se rendait pas compte de l'effort qu'il venait de fournir. Il n'avait d'intérêt que pour la pierre.

– Tu as réussi. Tu vois, ce n'est pas compliqué !

Le jeune homme, tout excité par ce qui venait de lui arriver voulu s'atteler de suite à la taille d'une autre pierre. Il se sentait détenteur d'une chose qu'il n'arrivait pas à définir. Un sentiment d'invincibilité l'envahissait.

– Non ! Tu es fatigué. Va te reposer. Ton travail n'en sera que meilleur demain !

Le lendemain, à l'aube, le jeune homme reprit son travail. De profondes cernes marquaient ses yeux. Mais il n'y prêtait aucune attention. Maintenant qu'il savait écouter la pierre, il lui fallait tailler les pierres pour achever au plus vite l'église.

Les coups étaient maintenant réguliers, cycliques. La pierre devenait une drogue. Une obsession. Elle envoûtait comme une sirène, celui qui voulait entendre sa voix. Elle annihilait tout autre désir, faisait oublier toute existence...

Dans sa chambre, l'homme faisait tout son possible pour repousser le mal. Il laissait à présent entrer la lumière du jour et les bruits de la rue. Il voulait participer à cette agitation de la ville. Il se leva en s'appuyant sur une chaise et fit quelques pas en direction de la fenêtre ouverte. En se penchant un peu, il pouvait apercevoir son chantier. Puis son regard se posa sur le paquet que lui avait ramené son fils. Il l'ouvrit et y découvrit une tunique de soie bleue. L'homme décida de l'enfiler.

Le jeune homme frappait toujours la pierre. Il ressentait une telle exaltation à chaque nouvelle

Rémi  
Gruber

De père  
en fils

pierre finie, qu'il ne voulait plus s'arrêter. Chacune d'elle était différente, et il donnait un traitement différent à chacune d'elle. Les coups étaient cadencés, comme le battement cardiaque de l'église à venir. Il « taillait » le pouls du bâtiment, façonnait cet être qui volerait la vie de son créateur. Il le savait.

Enfin, son travail fut fini. Enfin. Il en était presque déçu. Mais le sentiment d'accomplissement était plus fort. Son visage était fatigué, mais enjoué.

Lorsque son père vit leur œuvre achevée, il abandonna sa lutte contre la mort, et s'écroula. Il avait pu obtenir d'elle de rester en vie jusqu'à voir son ouvrage terminé. Et elle avait tenu parole. Son visage était étrangement paisible et souriant. Sa dernière volonté avait été exaucée.

Mais le grand bâtisseur qu'avait été son père devait rester immortel. Et le jeune homme ramena son corps à l'atelier. Après un dernier au revoir, il le recouvrit de terre glaise, et y sculpta, pour la conserver, cette attitude paisible et sûre que lui avait donné la mort. Puis il accrocha la statue au sommet de son dernier ouvrage. Celui qui resta comme l'œuvre ultime. Un mélange de passion et de sérénité. Une perfection inégalée...

■ ■ ■

*Depuis, je suis devenu le plus grand bâtisseur du pays. Partout on me demande. Et les enchères montent vite pour ne pas avoir à attendre. Mais tout cela m'importe peu. Je n'aspire qu'à finir ma vie avec la pierre. J'ai enfin compris ce que voulait dire mon père. La pierre est éternelle.*

*Je n'ai plus revu le petit elfe. Mais parfois, il me semble l'entendre me suggérer d'aller me reposer quand je suis fatigué. Ce dont je suis certain, c'est qu'il réapparaîtra lorsque mon fils devra reprendre ma succession...*

■ ■ ■

Rémi  
Gruber

De père  
en fils

# *Step by step*



Par *Magali Villeneuve*  
pour l'illustration du texte «De père en fils»

## Step by step pour l'illustration du texte «De père en fils»

Magali Villeneuve

De la même façon que chaque nouvelle, chaque histoire que vous pouvez lire, dans OutreMonde ou ailleurs, a besoin d'un point de départ, il en va de même pour les illustrations qui en découlent.

Voilà donc la vocation de cette rubrique *Step by Step* : vous permettre de suivre, pas à pas, l'élaboration d'une illustration, de l'interprétation de la lecture à l'apposition de la signature.

Il va de soi que la démarche énoncée ici n'a rien d'universelle : à chaque illustrateur sa méthode, son processus, qu'il soit mental ou technique.

Alors, pour le plaisir, soulevons un coin du rideau pour voir ce qui se cache juste derrière l'image finale...



### ETAPE 1 : LE CRAYONNE

Je ne vous raconterai pas la nouvelle encore une fois, à ce stade du numéro, vous en savez sûrement autant que moi ! Je dirai simplement, qu'à mes yeux, l'un des thèmes majeurs de ce texte est **l'inspiration**.

L'inspiration du père, qui manque cruellement au fils, dans un premier temps, puis s'empare de lui, sous les traits de l'elfe.

Je suis donc partie de ce ressenti. Ressenti qui justifie également le choix d'un plan assez serré et d'une illustration principalement axée sur le visage du «fils».

### ETAPE 2 : COULEUR DE BASE ET LUMIERE

Placer les principales sources et cibles de la lumière me permet de clarifier ma propre composition dans mon esprit.

Bien souvent, lorsque je «mise» essentiellement sur un personnage dans une illustration, le crayonné demeure relativement sommaire car c'est de la couleur dont j'ai besoin pour en terminer la construction.

Ici, les points «d'accroche» du dessin sont d'ores et déjà fixés : le visage du jeune homme, son burin, la sculpture et la lanterne qui éclaire principalement la scène.



Magali Villeneuve

Step by step

### ETAPE 3 : TRAVAIL SUR LES AXES PRINCIPAUX



Ici je commence ce qui constitue le plus gros de l'illustration : le travail sur les éléments principaux cités juste avant. Le choix de la couleur générale, quant à lui, se justifie par la thématique du dessin (l'inspiration, donc), et la manière dont je souhaitais la restituer. J'ai donc choisi des teintes chaudes, relativement similaires entre les divers éléments du dessin et ce, afin de tenter de rendre une certaine harmonie générale.

Mais surtout, un sentiment d'intimité entre le jeune homme et son œuvre. Car c'est ainsi que je me figure l'inspiration : une symbiose entre le créateur et sa création.

### ETAPE 4 : HARMONISATION DE L'ENSEMBLE

À présent il s'agit de «relier» les éléments entre eux. Travailler la source lumineuse principale, bien sûr, puis préciser l'intensité et le positionnement des lumières et reflets. C'est une phase délicate, car il s'agit, d'une part, d'obtenir une certaine cohérence, sans trop être emporté par la folie du contraste (!!), et d'autre part de ne pas laisser se perdre le «sens de lecture». Il ne faudrait pas, par exemple, que, trop ou mal éclairée, la sculpture prenne le pas sur le visage du jeune homme qui doit rester le premier élément attractif pour le regard. L'elfe n'est pas encore fait, il fera partie du processus de nettoyage et de peaufinage du dessin.



### ETAPE 5 : NETTOYAGE ET DETAILS

Voici donc l'avant dernière étape, et non des moins fastidieuses. Il s'agit de supprimer les coups de crayons superflus, et les marques de brosses un peu hasardeuses, sans pour autant altérer la spontanéité de l'ensemble. Je travaille également l'elfe, affine les détails des mains qui sont, pour moi, le second vecteur d'expressivité majeur chez un humain, juste après le visage. Enfin, à ce titre, je figole le regard, et son expression que j'ai voulue lointaine, absorbée, pour figurer l'état de quasi transe dans lequel se trouvent père et fils lorsqu'ils sont en plein ouvrage.

## DERNIERE ETAPE

Vous croyiez sans doute que je consacrerai une étape entière juste pour vous dire que c'est fini et que c'est le moment de signer ? Eh bien vous aviez tort ! Enfin, presque... Car ici il est aussi question d'apporter la toute dernière touche : quelques rehauts de couleur, un peu plus de givre sur les carreaux, un peu d'usure sur le burin, un peu plus de lumière sur les cheveux de l'elfe... Il est souvent difficile de savoir vraiment quand on peut considérer une illustration comme terminée. Mais vient un moment où il faut être raisonnable et se dire que le trop est l'ennemi du bien !



J'ai pris plaisir à inaugurer cette rubrique qui, peut être, se perpétuera grâce au panel d'illustrateurs d'OutreMonde qui vous feront partager, à leur tour, le temps d'un voyage que constitue chaque illustration, leurs réflexions sur les textes aussi bien que leur processus de création.

Merci de m'avoir lue.

*Magali Villeneuve*



Magali Villeneuve

**Step by step**

# Correspondance

Vainqueur de l'AT «Les bâtisseurs»



Texte : *Marie Brunel*  
Illustration : *Nadia Sanchez*

La planque se prolongeait toujours pour les hommes de main de l'avocat à la poursuite du Baron Armand de Croqueplume de Castelfiel. Ces hommes ignoraient que d'autres personnes partageaient elles aussi des moments de clandestinité et d'ombres...

Officiellement, les bureaux de la rédaction d'OutreMonde avaient été fermés, ses participants remerciés et dispersés sans délai, tout espoir balayé. Mais les OutreMondiens ne s'étaient pas laissés abattre, coûte que coûte ils avaient œuvré en secret, jouant de malice et d'incroyables stratagèmes pour que sorte l'Univers IV. C'est par pigeon voyageur que la nouvelle épistolaire de Marie Brunel avait rejoint le sommaire...

## MARIE BRUNEL

- Dieu merci, elle ne se fourvoie pas complètement dans des inepties imaginaires puisqu'elle préfère les styles travaillés mais sobres et parler de l'humain plutôt que d'épées et d'anneaux magiques ou de royaumes à conquérir.

- Elle a commencé à écrire à 17 ans.

Note pour moi-même : les jeunes filles à cet âge devrait être enfermées dans un couvent, cela éviterait ensuite bien des ennuis...

- Née en 1979 à Nice. Elle habite à Grasse et est archiviste.

- Marie était pourtant sur le bon chemin ! avec une formation en prépa lettres classiques puis des études d'histoire, elle fait le tour de la France pour ses études (Nice, Avignon, Strasbourg, Paris, Angers, Gap), avant de revenir dans le Sud.

- On se demande bien ce qui l'a poussé dans la voie de la perte... Est-ce son travail d'animation pour adolescents et adultes au sein de l'association Rêves de jeux ? Ou plutôt ses lectures : Fantastique, Science-fiction et l'unique Pratchett concernant la Fantasy.

- Elle parachève actuellement un roman d'Anticipation/Science-fiction (lui demander ce que ce barbarisme alambiqué peut bien signifier), qu'elle juge un peu bizarre et sombre (ne rien lui demander finalement, je crois qu'elle ne le sait pas elle-même !)

- Les nouvelles qu'elle écrit se passent presque toutes dans l'univers de son roman... Telle celle de l'Univers IV, ainsi qu'une autre, à paraître dans Encre Dansante n 2.



Marie Brunel

**Correspondance**

## Correspondance

Marie Brunel

Baronne Elonie Tancredide  
A Lazarus, Empereur,  
Salutations,

Colonie I, le 1er octobre, an I,

Votre majesté ne m'en voudra certainement pas de ne pas respecter le protocole et d'éviter de gâcher le papier à la rédaction de formules de courtoisie.

Comme vous me l'avez demandé, voici ma rédaction. Je ne sais quand elle vous parviendra. À vrai dire, je m'en fiche. Nous savons à peine où nous sommes, bien que les pentes nous soient devenues familières au fil des jours.

Nous avons établi le campement il y a plusieurs semaines dans une zone verte. Parler de zone verte me semble un peu abusif : il s'agit d'un lieu où l'herbe commence à peine à poindre sous le sable. Votre majesté se fera expliquer par un de ses savants de cour ce qu'est l'herbe. La présence de quatre sources a été déterminante. Nos réserves d'eau arrivaient à épuisement, et le hasard a bien voulu nous faire découvrir ce lieu favorable. Nous avons donc arrêté notre errance et nous avons immédiatement construit des réservoirs. Nous sommes dans une vallée en pente douce exposée sud sud-est, surmontée d'un piton rocheux où nous avons installé un poste de garde. Je me demande pourquoi nourrir des hommes dont la seule tâche est de scruter l'horizon. La seule personne réellement susceptible de nous attaquer n'est autre que vous-même. Les collines sont les seules douceurs rencontrées en plusieurs semaines de marche. Nous avons traversé des cratères érodés par des siècles de vents, en ne contemplant que des paysages déchirés faits de rocs et de structures métalliques tourmentées.

À peine installées, nos équipes techniques ont commencé à prospecter pour trouver des matériaux de construction. Nous avons tant de projets et tout à faire. Nous sommes les pionniers de ce monde. Nous devons travailler à base de rien, ou de si peu de chose.

La chance est avec nous, puisqu'ils sont en train de tailler dans une colline pour en extraire le granit. Je ne peux que vous féliciter de m'avoir adjoint ce que vous avez appelé la tête pensante de la sédition. Ces ingénieurs me sont indispensables pour l'organisation de la colonie. Je n'ai pas de connaissances ou de savoir technique. Je n'ai que mon sens de l'organisation, mais je partage avec certains d'entre eux une notion du bien commun. C'est une sorte de pacte tacite, une entente qui n'a pas besoin de mot pour être effective. Une compréhension immédiate pour rendre notre avenir possible.

La majorité de la population des colons souhaitait que l'on construise immédiatement des cellules de logement individuelles ou familiales. Ils en ont plus qu'assez de dormir sous la tente, à guetter le moindre bruit. Ils ont peur de se faire attaquer par un hypothétique mutant assoiffé de leur sang si pur.

Comment expliquer à ces gens qui ont tout abandonné, qui se retrouvent au bout du monde, à se goinfrer de compléments alimentaires, que nous devons concentrer nos efforts sur le collectif ? Hangar pour le stockage de nos provisions, pour les semences, le matériel agricole et minier, nos fameux Constructs qu'il faut protéger des intempéries avant de les voir à l'œuvre. L'ancien monde les a habitués à un individualisme forcené, à devenir l'essence pure de l'égoïsme. Penser au groupe avant de penser à soi leur semble inconcevable.

Sur les six cents individus qui ont quitté les ruines de Cité, nous n'avons encore déploré que dix-huit morts. Je craignais principalement le soleil et la malnutrition, mais cette dernière ne peut avoir fait son œuvre. Nos hangars regorgent de provision et nous avons des compléments alimentaires à foison. Notre premier ennemi a bien été le soleil. Nous avons quitté quatre siècles passés dans les entrailles d'une ville obscure, privés de lumière. Ici, le soleil dévore la chair, liquéfie les yeux, brûle les os. Nous sommes partis enveloppés dans d'amples tuniques ocre, nous dissimulant aux rayons mortels. Les premières semaines, nous avons même voyagé de nuit. Les trois premières morts ont pourtant été dues à des crises de panique. Les gens n'avaient soudain plus rien au-dessus de leur tête. Juste ce ciel qui menaçait, selon eux, de les aspirer. Deux personnes se sont aussi perdues dans le désert, voulant goûter à un peu de solitude. Nous n'avons retrouvé qu'un seul corps. Les autres sont morts de malaises cardiaques. Les médecins ont alors diagnostiqué une hypervitaminose D. Nous avons donc massivement réduit les doses. J'ai parlé avec le médecin en chef qui m'a fort bien instruite sur ce que vous m'avez caché, à savoir la thérapie génique sur le promoteur du gène de la mélanine que nous avons tous subie. Vous ne nous avez pas totalement envoyé au suicide. Tous ceux qui font partie de cette expédition ont le gène actif. Nous nous sommes trop longtemps bourrés de vitamine A et D, ainsi que de dérivé de beta-carotène pour éviter de nous transformer en torche vivante sous les rayons du soleil. Peu à peu, nous arrivons à retirer les couches de vêtements qui nous protègent. J'aimerais pouvoir expliquer ça à nos morts. Avez-vous foi en nous, Lazarus ? N'espérez-vous pas, au fond de vous-même, que nous réussissions ?

Nous avons laissé notre ville dans un nuage de cendres.

Le départ fut peut-être un peu précipité. J'ai toujours la sensation d'avoir été chassée de ma maison, jetée dehors comme si je n'étais qu'une immonde créature. Pas même humaine.

J'ai survécu aux humiliations de la Chute. À vos yeux, je représente encore l'ancienne Oligarchie.

Rien n'était suffisant pour vous. Aucun traitement n'a été dégradant. Je n'ai pas encore été assez écrasée, insultée, roulée dans la boue et l'ordure. Vous m'avez traînée devant votre cour de misérables incultes, alors que vous aviez de la haine plein la bouche. Je sais à qui je dois ma vie. Certainement pas à vous, ni à vos regards lubriques. Me maintenir face contre terre, votre pied écrasant ma nuque, ce n'était pas encore assez pour éteindre votre



Marie Brunel

Correspondance



Marie  
Brunel

Correspon-  
dance

soif de vengeance. J'ai supporté vos discours sur le monde nouveau qui écrase l'ancien.

Je suis le nouveau monde. Vous n'êtes rien. Un sous-produit, un déchet de cet ancien monde qui tombe en ruine. Vous êtes comme ces carcasses d'immeubles qui s'effondrent, ces restes de cadavres dévorés par les flammes dont il ne reste rien. Que des cendres. Vous n'êtes qu'un monstre, l'ombre d'un cauchemar qui achèvera de précipiter l'humanité dans le néant. Vous finirez par vous auto-dévorer et par disparaître. Et je serais là pour rire le jour de votre mort.

Oui, d'ici, je peux me permettre toutes les insolences, toutes les insultes. Vous n'êtes pas ici pour me menacer avec vos meurtriers.

N'est-ce pas à cause de cette insolence que vous m'avez chassée ? Pour mon art de dire ce qui est, et donc ce qui ne vous plaît pas ? Je pense surtout que vous aimez trop que quelqu'un vous résiste pour décider de le détruire.

Vous n'avez surtout pas pris le temps de vous poser les bonnes questions : que se passera-t-il si les colons décident de prendre leur indépendance ? Que se passera-t-il lorsque nous n'aurons plus besoin de vous, de votre tutelle lointaine, de vos demandes et de vos exigences ?

Que votre majesté se détrompe, cette expédition n'est pas une punition.  
Ceci n'est qu'une expérience.

...

Baronne Elonie Tancredide  
A Lazarus, Empereur  
Salutations,

Colonie I, le 12 décembre, an I,

Dois-je m'adresser à votre majesté ou à son fidèle serviteur ?

J'ai bien compris à ta réponse que Lazarus ne lisait pas mes lettres. Il ne les lira jamais. Tu dois lui en livrer une version édulcorée et soumise, comprenant uniquement des informations importantes. Ce qu'il veut entendre. Il doit faire semblant de s'y intéresser pendant une ou deux minutes. Puis, il passe à une autre affaire ou un autre plaisir. Je ne pense pas me tromper de beaucoup.

Je vais donc garder pour moi mon venin et cultiver un peu plus de douceur.

Tu travailles pour me sauver alors que je ne te demande rien. Je sais que tu agis en ami et je t'en suis reconnaissante. N'en fais cependant pas trop. Je ne mérite peut-être pas autant d'attention.

Beaucoup de malheur et beaucoup de bonheur nous sont arrivés depuis ma dernière lettre.

Je n'avais jamais songé que de telles choses puissent exister. J'ai vu les massacres de la

Chute, j'ai vu le sang qui ruisselait dans les rues. Mais ici, tout est différent. Ils se castagnent pour rien. Pour passer le temps. À mort. Je me demande encore où il peuvent bien trouver la force de se battre. La construction des bâtiments nous prend toute notre énergie, depuis le lever du soleil jusqu'au coucher. Les hommes et les femmes s'épuisent à creuser le sol pour préparer les cultures. Le soir, il n'y a qu'un concert de gémissements qui s'élèvent des salles communes. Les uns veulent une douche bien chaude, d'autres un repas plantureux, les derniers ne pensent qu'à s'écrouler sur leurs lits. Et pour passer le temps, ils se battent. Tous me maudissent. Ils me maudissent depuis qu'ils ont affronté les premiers vents de sable, ils m'ont maudite plus fort quand le vent s'est transformé en tempête, ils ont hurlé des malédictions quand ils ont compris qu'il n'y avait que peu d'espoir de retour. Je ne leur ai pourtant jamais rien caché. Ils me maudissent, mais ils me vénèrent. Ils ont cette lueur spéciale dans les yeux, cet éclair que l'on retrouve chez les fous. Ils attendent que je leur parle, que je leur dise quoi faire, quoi penser, comment se distraire, où trouver du courage. Ils m'accablent avec la responsabilité de leur vie. Je crois que j'ai déjà pris plusieurs années en quelques mois. Je ne veux pas le poids de leurs existences sur les épaules. J'en ai bien assez avec la mienne.

Une des femmes qui nous accompagnait a donné naissance à son bébé. Ils sont morts tous les deux, malgré les soins des Médecins. La fête s'est transformée en deuil, mais ce sont parmi les premiers êtres humains depuis quatre siècles à avoir été enterrés et non recyclés dans un Pourrissoir.

Les Constructs accomplissent un travail prodigieux, mais ils ne sont pas assez nombreux. Que l'on n'ose pas me dire que l'Oligarchie ne préparait pas une telle expédition, avant la Chute. Les Constructs ressemblent à des araignées. De gigantesques araignées conduites par nos Techos virtuoses des manettes de commandes. Ils ont déplacé la terre, les rochers, taillé les pierres, mais ce n'est pas assez. Ce n'est jamais assez. Les Constructs font un travail immense, mais il y a tant à faire encore. Assez pour harasser tout le monde à la tâche.

Les bêtes ne se sont pas habituées à leur nouvel environnement. J'ignore ce que les biologistes ont pratiqué dans leurs laboratoires, mais deux jours à peine après l'envoi de ma première lettre, les quelques animaux qui n'avaient pas succombé au voyage se sont écroulés dans leur étable. Si un convoi est prévu prochainement, demande à ton empereur de nous envoyer d'autres bêtes. Nous ne vivons qu'avec les réserves de protéines créées dans Cité. Cela n'est pas suffisant. Les enfants vont en manquer. Les hommes et les femmes vont en manquer. Nous en avons tant besoin. C'est une question de survie. Je sais bien que Lazarus a dit que nous devrions faire chaque chose avec nos moyens. Supplie-le, je t'en prie. En mon nom, supplie-le. Je me mettrais encore plus bas que terre pour qu'il nous renouvelle le cheptel. Dis-lui bien que je ferais tout ce qu'il demandera lors de mon retour dans Cité s'il nous accorde le renouvellement des troupeaux. J'ai bien écrit : tout. Avant que tu me le demandes : oui, je suis désespérée.

Un matin, il y a peu, la chose est tombée du ciel. Il ne faisait pas vraiment froid. Lentement,



Marie Brunel

Correspondance



Marie  
Brunel

Correspon-  
dance

cela recouvrait tout. Avec tant de patience et de minutie. Tout se recouvrait lentement de blanc. Un blanc froid, doux mais si froid. Il y avait dans l'air cette odeur particulière, électrique. Ce doit être l'odeur du ciel. J'ai d'abord cru à de la cendre, mais il s'agissait de cristaux de glace. J'ai cherché le nom dans une encyclopédie mobile. Neige. Nous avons alors compté sept disparus. À ce moment-là, il ne faisait pas encore réellement froid, mais les piles nucléaires alimentaient déjà les chauffages dans les bâtiments depuis deux semaines. Nous n'avons pas d'autre combustible. Nous avons eu de la chance de finir à temps les travaux sur les bâtiments.

Ensuite, nous avons été surpris par le froid. Une croûte de glace s'est formée sur cette neige traîtresse, se brisant sous nos pas, masquant les aspérités du terrain. Nous tombons, nous nous blessons, nous sommes de pauvres pantins sur la neige et la glace. Un des ingénieurs a organisé le balisage des chemins. C'est alors que nous avons découvert les corps.

Nous pensons savoir ce qu'il s'est passé. As-tu déjà vu la neige tomber ? Tu es soudain enveloppé par un écrin de douceur blanche. Tout devient flou. Un simple froissement de soie. Tu ne bouges plus, à contempler la magie du ciel qui descend lentement sur terre. Tu ne sens pas la glace devenir eau, se blottir contre ta peau, et redevenir glace. Tu ne sens pas le froid qui te pénètre lentement. Lorsque tu souhaites rentrer te réchauffer autour de la pile nucléaire, il est déjà trop tard. Tu ne sais plus où tu es, tu ne peux même pas savoir si tu te rapproches ou si tu t'éloignes d'un havre, tu tombes et retombes dans l'épaisseur de neige. Et malheur à toi si tu ne retrouves pas ton chemin. Tu ne le sais pas encore, mais le froid t'a déjà tué.

Nous sommes trop faibles. Nous ne sommes pas habitués à ça. Je suis certaine qu'avant, les hommes survivaient à la neige. Mais nous sommes moins de la moitié de ce qu'ils étaient.

Cinq Templiers et cinq Pénitents sont venus avec nous et je savais que c'était une grossière erreur avant même notre départ. Les Templiers sont immondes. Ils nous font plus de mal que de bien. Ils alimentent les querelles et sèment le désespoir en chacun de nous. Ils crachent en chœur sur ce monde qui nous entoure. Je sais que la majesté de pacotille que tu sers les voulait avec nous, pour le salut de nos hypothétiques âmes. À moins qu'il ait voulu se débarrasser des pires d'entre eux. J'ignore à quel lobby il a dû céder, mais nous serions mieux sans eux. À leurs yeux, le corps n'est que souffrance. Pour eux, nous sommes des créatures amORALES. L'amoralité est simplement dans le défi des lois. Je suis un défi à leurs lois, à leur conception du monde. Selon eux, je suis la personnification de l'orgueil, avec ma prétention à vouloir changer les hommes, à créer du neuf en faisant table rase de l'ancien. Je ne garde rien de notre ancienne société. Oui, j'ai la prétention de créer quelque chose de nouveau. Et pire que tout : je suis une femme. Je suis le péché et je ne fais rien pour m'amender : je ne suis même pas mariée. Chaque soir, un des Templiers cherche à discuter avec moi. J'ai droit à mon sermon personnel. Je suis censée être incompétente par essence pour la mission que l'on m'a confiée. Pour eux, mon âme est déjà perdue.

Ils n'ont peut-être pas tort.

Depuis notre arrivée, nous vivons sur les provisions. Je le savais. Tout avait été calculé

et prévu. Nous avons organisé les rations, les repas collectifs. Nous avons, en effet, essayé de laisser les cellules familiales gérer leur nourriture, mais les chefs de famille ne prévoient pas, ne voient pas au-delà d'une semaine. Il nous faut leur refuser l'accès aux greniers. Il faut se battre pour leur interdire de manger les semences. Certains conflits se sont achevés dans le sang, et j'en ai assez de tenir le compte des morts. Nous en sommes donc revenus au système collectiviste. Ainsi, je suis sûre que chacun peut avoir sa part.

Je voudrais les voir organiser d'eux-mêmes chaque tâche, chaque projet. Je voudrais qu'Erwan demande de lui-même à Saïd de lui apprendre à conduire un Construct. Que je n'ai pas à le leur suggérer, ni à le leur ordonner. J'ai remarqué que beaucoup ne savent même pas voir qu'ils ont des trésors cachés en eux. Des trésors qui restent à l'état brut, sous des couches d'ignorance, d'habitude et de paresse. Ils ne cherchent pas à découvrir qui ils sont. Ils se satisfont de correspondre à peu près à ce que l'on attend d'eux. Dans Cité, ils se contentaient de faire ce qu'on leur disait de faire : travailler, acheter, regarder les écrans holos, et se reproduire juste un peu. Ils ne comprennent pas que cette époque est révolue.

J'ignore combien de temps mettront les coursiers pour parvenir jusqu'à Cité. Ils sont bien loin nos moyens de communication instantanée.

...

Baronne Elonie Tancredide  
A Lazarus, Empereur  
Salutations,

Colonie I, le 21 février, an II,

Bonjour Marek. J'espère que cette lettre te trouvera en bonne santé, pouvant mener à bien les projets qui te sont chers. Je tiens tout d'abord à te remercier. Le convoi est bien arrivé et seulement la moitié des animaux sont morts en chemin. Nous les bichonnons à présent. Nous nous en occupons sans doute mieux que de nos propres enfants.

Les Rôleurs ont achevé de baliser la route entre nous et Cité. Je ne sais pas si c'est la meilleure des choses, mais les communications sont bien plus faciles. Je crois que mon désir d'indépendance était une belle illusion. Nous avons besoin de produits manufacturés, nous avons toujours besoin de nourriture. Je ne pense pas que la colonie accède à l'autosuffisance avant deux années pleines.

C'est un monde entier qu'il nous faut construire, loin de tout. Chaque jour, je m'aperçois de ce que j'ai oublié. Je n'ai pensé qu'au principal et j'en ai oublié des parts d'essentiel. Nous sommes à l'abri dans nos maisons. Nous sommes au chaud grâce aux piles. Nous avons des provisions jusqu'aux prochaines récoltes. Notre hygiène est tout à fait correcte et nous recyclons nos déchets. Mais je n'ai pas suffisamment pensé à la nourriture pour l'esprit, aux armes pour vaincre l'ennui. C'est uniquement pour cela qu'ils se battent. Quand les Rôleurs sont arrivés avec l'écran holo et des centaines d'heures d'enregistrement, ils sont d'abord tous devenus fous, excités comme des enfants. Maintenant, ils ne se battent plus.



Marie  
Brunel

Corres-  
pondance



Marie  
Brunel

Correspondance

Ils regardent l'écran.

Je n'ai pas assez préparé les ateliers pour le travail du verre et du métal. Sur le plan technologique, c'est le grand retour en arrière. J'espère que cela ne sera que temporaire. L'informatique nous trahit et peu d'entre nous sont capables d'y changer quoi que ce soit. Nous cassons un peu trop. Les gens sont habitués à utiliser, casser, jeter, recycler, utiliser. Nous avons tous mis du temps pour comprendre la nécessité de choses simples : faire attention, essayer de réparer avant de jeter. Un des Constructs est hors d'usage, faute de pièces pour le réparer. Nos Techos ignorent comment faire. Si tu as encore quelques gêneurs turbulents qualifiés, envoie-les nous. Ils n'auront que trop de travail ici.

Mais ne leur raconte pas ce que je vais te dire :

Les jours ont commencé à rallonger, mais le froid est toujours vif. Nous espérons que notre situation va aller en s'améliorant avec la fin des mauvais jours.

Nous avons créé une zone de quarantaine.

Certains sont malades. Certains sont morts. C'est le froid. Ce froid humide qui nous saisit à la gorge et qui tombe sur nos poumons.

Nous ne sommes plus que trois cents et une quarantaine de personnes est confinée dans le bâtiment des Médecins. C'est un bâtiment propre et moderne, mais il a pris des allures de mouvoir. Il est plein de gémissements, de toux, de pleurs. Ils ressemblent déjà à des cadavres gris. Et je lis de la haine dans les yeux de ces futurs morts. Je suis responsable.

Les gens ne comprennent pas pourquoi nous continuons à nourrir les Templiers et les Pénitents. Il n'y a d'ailleurs plus que trois Templiers et deux Pénitents. Ils ont laissé mourir les leurs. Les Templiers les ont abandonnés en quarantaine, trop heureux de se débarrasser de la contagion. Les Pénitents traitent leurs morts en martyr. Ils sont morts de malnutrition. Parce que les Pénitents, eux, mangent à peine. Ils nous culpabilisent même de nous nourrir. Les uns comme les autres ne font rien, ils parlent, brassent du vent, et les Templiers exigent les meilleurs morceaux. Je ne sais pas quoi faire d'eux.

J'ai créé un conseil.

Je souhaitais que les gens se parlent. Je ne veux plus leur imposer mon point de vue sur la gestion de notre colonie. Je sais que j'ai été choisie parce que je gênais, mais aussi parce que j'ai un sens inné de l'organisation, de la gestion, du commandement. Je ne veux cependant pas choisir pour eux. Qu'ils soient maîtres de leur destin ! Qu'ils me prouvent donc qu'ils n'ont pas besoin de moi ! Je n'attends que ça. Mais non, dès le matin, il me faut donner ses tâches à chacun. Ils devraient pourtant savoir de quoi ils ont besoin et ce que notre société de déracinés nécessite. J'organise et planifie. Ils sont tous là à me traiter comme une princesse et à attendre mes ordres. Certains regrettent presque que je ne sois pas capricieuse. C'est une espèce d'amour malsain qu'ils ont pour moi, une adulation mêlée de haine. À leurs yeux, je suis responsable de leur situation, je dois donc y remédier. Ils me haïssent pour cela. En même temps, j'ai le poids de leur survie sur les épaules. Ils me vénèrent pour cela.

Au sein du conseil, je veux qu'ils soient capables de se réunir. Capables de se reconnaître en tant qu'individu. Accorder le droit à la différence à l'autre. Accepter cette différence, et trouver le moyen d'être d'accord. De consentir ensemble, librement, à vivre ensemble et à

œuvrer de concert pour le bien commun.

Cyche, notre écologiste, me dit que je veux faire d'eux des saints, alors qu'ils préfèrent leur condition d'animaux avec leur instinct de suiveur. Je ne veux pas faire d'eux des saints. S'ils doivent trouver une transcendance à travers l'existence, ils la trouveront seuls, mais ils la trouveront.

...

Baronne Elonie Tancredide  
A Lazarus, Empereur  
Salutations,

Colonie I, le 3 avril, an II,

Bonjour Marek.

Les nouvelles que tu m'envoies de Cité me rassurent sur la situation des nôtres. Je suis presque choquée de voir à quel point la foule peut-être versatile. C'est une longue histoire d'amour-haine. Un jour, ils vous adorent, le lendemain, ils veulent asperger les murs de votre sang. Le surlendemain, ils regrettent leur geste. Ils sont pires que des adolescents amoureux.

Maintenant, tu vas avoir droit à la plainte d'Elonie dans sa campagne :

Les beaux jours reviennent et nous avons commencé à travailler la terre. Cela explique mon retard. J'essaye de trouver du temps, mais il y a tant à organiser. Je me suis transformée en expert géomètre pour découper et délimiter les champs. Nous travaillons toujours sur le collectif, mais certains veulent leur parcelle. Ils arguent qu'ils en possédaient une dans les Serres, qu'ils savent comment faire. S'ils savent comment faire, pourquoi ne me l'ont-ils pas dit avant ? Je ne serais pas là, en train de patauger dans des concepts agronomiques ! Ils demandent le renouvellement d'un droit qu'ils ont payé dans un monde qui s'est écroulé. C'est encore le plus affligeant.

Nous avons récolté les premiers fruits de notre travail : radis, asperges, carottes, pommes de terre, petits pois. Mais ces gens m'exaspèrent. Ils ne sont jamais contents. Ils font les dégoûtés. Ces « choses » ont poussé dans la terre sur laquelle ils ont marché. Les aliments ne sont plus sous cellophane, ils ne sont plus désinfectés. Un certain nombre de femmes refuse catégoriquement de les consommer. Je me dis que tôt ou tard, la faim les y poussera. Mais à quoi s'attendaient-ils ? Nos stocks de nourriture venant de Cité sont toujours importants, les Rôdeurs nous apportent toujours des compléments, des variations dans l'ordinaire des menus. Je me demande ce que tu as bien pu faire ou dire pour que l'on nous accorde un tel honneur.

Nous recevons des nouvelles de Cité plus fréquemment. Si tu voyais la joie de tous... Ils sont tellement heureux. Je ne sais pas encore ce qu'ils préfèrent : les lettres des leurs ou les nouvelles projections holos.

Je voulais aussi te remercier pour les pièces électroniques que tu nous as envoyées.



Marie  
Brunel  
Correspon-  
dance



Marie  
Brunel

Correspondance

Nous avons pu réparer un des deux Constructs qui étaient hors d'usage. Nous offrons une image un peu pitoyable : même armés de haute technologie nous savons parfois à peine comment la faire fonctionner. Nous ne sommes que des enfants.

Les Templiers n'arrêtent pas de déblatérer des insanités sur la nature du matin au soir. Ils ne nous aident pas. Tout est mauvais, cette nature, les femmes, la terre, les plantations, la vie. Les religieux sont toujours un problème. Il n'y a qu'un Pénitent qui participe aux travaux. Il mange, même. Il ne se contente plus de la sous-portion qu'il prenait pour expier je ne sais quelle faute. Je crois qu'il a décidé de vivre et non de passer son existence à se flageller pour des péchés qu'il n'a pas commis. Le dernier Pénitent dépérit lentement. Les Templiers se contentent toujours de prendre parmi les plus grosses parts aux repas du soir. Bien sûr, ils veillent à notre salut. Ils passent leurs jours à nous donner de bons conseils sur ce qu'il faudrait faire, comment il faudrait le faire, ce qu'il faut penser de quoi. Beaucoup refusent de les nourrir, de les servir. Les religieux se sont déjà plaints. Je leur ai demandé ce qu'ils faisaient pour mériter de manger.

Mon conseil ne fonctionne pas très bien. J'ai beau leur dire que nous y sommes tous égaux, ils discutent un peu entre eux avant de me laisser décider de tout. Ce n'est qu'une façade. Ils ont peur de prendre de mauvaises décisions. Ils ont surtout peur de devoir les assumer ensuite, il me semble. Il est certain que si j'assume l'intégralité des réussites, mais surtout des échecs, leur conscience embryonnaire ne s'en porte que mieux.

Ils préfèrent encore rester des «choses». Ils préfèrent se soumettre à une volonté, la mienne ou celle d'un autre, peu importe. Ils refusent leur propre transcendance d'être humain. Ils veulent une vie sans angoisse, n'avoir rien à décider, rien à choisir. Ils ne veulent pas même décider du but de leur existence.

Je crois que je suis au bord de l'écoeurement.

Je suis épuisée.

Si au moins tu étais là pour m'aider...

...

Baronne Elonie Tancredide  
A Lazarus, Empereur  
Salutations,

Colonie I, le 7 juillet, an II,

Marek. J'ai reçu ta lettre. J'ai reçu les ordres.

J'obéirais, maintenant que ton empereur peut envoyer ses sbires jusqu'ici.

La terre est ingrate, la nature est ingrate.

En fait, tu peux annoncer à sa majesté que je pense très sincèrement que la nature s'en contrefout. De tout. De nous. De lui. Des récoltes. De la vie ou de la mort. Ce ne sont que

futilités.

Plus des deux tiers des fruitiers que tu nous as envoyés sont des cadavres en terre. J'ai l'impression que tout ce qui vit ou ce qui pousse est contre moi. Comme pour me donner une leçon.

Ils ne comprennent pas.

Ils ont besoin qu'on leur disent ce qu'il faut faire.

Ils ne s'assument pas. Il faut leur dire quoi penser. Il faut leur dire quoi faire. Il faut leur dire où mettre leurs pieds, comment bien se nourrir, comment se déplacer efficacement dans le village, comment couper au mieux les épis de blé, comment ranger les fruits, combien préparer de conserves. Il faut leur dire ce qu'ils ont le droit de dire et le droit de faire. Aucun d'eux n'a de réelle conscience. Leurs âmes sont grises. Ils font. Ce ne sont que des exécutants. Ils sont morts à l'intérieur.

Ils ne comprennent pas que je laisse de côté mes beaux habits pour les aider à faire les moissons. Nous n'avons pas assez de machines, alors il nous faut bien moissonner à la main. Pour eux, je ne suis que la reine et je dois me comporter comme une reine. Les regarder de haut et les fouetter ? Je leur offre pourtant la conscience.

Je suis fatiguée. J'ai la peau brûlée par le soleil. J'ai les mains crevassées par l'eau, les outils, la terre. Je passe mes nuits à compter la nourriture, le matériel, à voir ce qu'il faut réparer, à planifier. Je dors à peine. Et je n'ai plus la foi.

Envoie-leur un tyran pour me remplacer.

Ce n'est pas le mieux pour eux, mais c'est ce dont ils ont besoin.

Je reviens.

...



Marie  
Brunel

Correspon-  
dance

# *Le Dalleur*

Vainqueur de l'AT «Les bâtisseurs»



Texte : *Valérie Larouche*

Illustration : *Alain Mathiot*

## Le Dalleur

Valérie Larouche

*Pendant que certains se bâtissent un empire  
D'autres, plus rêveurs, inventent des mondes  
Et pendant que vous êtes là, à me lire  
Dehors, un être érige une route de dalles sombres.*

Je m'en souviens comme si c'était hier. Cent ans n'effaceraient pas ce souvenir.

Tout avait commencé comme de simples vacances dans une verdoyante contrée européenne. Mes deux amis et moi, passionnés de légendes et de mystères anciens, avions projeté de fouiller le passé de quelques ruines seigneuriales. Le voyage s'était avéré fort enrichissant et agréable. Nous retournions au pays pour reprendre les cours ; mes amis étudiaient la médecine et moi, j'enseignais l'anglais. Nous faisons route vers la gare, pack sac au dos, lorsque l'ombre immense d'une vieille tour s'étira devant nous pour nous barrer la route. Caroline émit le désir de visiter ce dernier vestige. Julien et moi acceptâmes, ne voyant pas d'objection à rallonger nos vacances pour un bon récit de plus, quitte à prendre le train suivant. Nous coupâmes à travers le bois pour apercevoir un car bondé de visiteurs armés d'appareils photo et de dépliants qui stationnait devant l'ancien bâtiment. Nous dissimulâmes nos sacs dans les buissons et nous nous mêlâmes discrètement au groupe.

À côté de la tour s'élevait un château de pierres grises superbement conservé. Je levai mon regard vers le ciel pour apercevoir les remparts. Ce fut à cet instant que j'eus mon premier pressentiment. Un frisson me parcourut le bas du crâne lorsque j'entrevis la meurtrière là-haut, tout au bout de la tour. Je discernai clairement quelqu'un qui se déplaçait dans la pièce. Or, si j'en avais parlé, mes copains m'auraient cru fou. J'allais tout de même leur proposer de repartir quand le guide - un *playboy* dans la mi-trentaine - s'avança devant la lourde porte du château et se tourna vers le groupe.

— S'il vous plaît, approchez-vous. Là... Tout le monde me voit bien ?

Je roulai des yeux. On était tombé sur un garçon de magazine qui semblait intelligent comme un poteau et aussi modeste que Paris Hilton. Il n'attendit pas la réponse à sa question et entama sa présentation sans doute mille fois répétée.

— Bienvenue messieurs, mesdames et mesdemoiselles au Château Woodsworth !

Il avait dit «mesdemoiselles» sur un ton qui en révélait beaucoup sur son mode de vie, en lorgnant trois jeunes femmes à sa droite qui gloussèrent comme autant de dindes. Il poursuivit :

— Le Château Woodsworth, un illustre inconnu des guides touristiques de la région, a pourtant un passé intéressant. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Lord Nathan Woodsworth, un seigneur bon pour ses loyaux sujets du village de Clothare - dont nous irons voir l'ancien site plus tard - fit construire cette demeure pour ses quatre enfants, son épouse et lui-même. Peu après la pose de la dernière pierre, une vague de disparitions déferla sur le village. Les gens qui s'aventuraient dans le bois environnant n'en revenaient plus. Ils s'évaporent sans laisser de trace. Aucune branche cassée, aucune trace de lutte. Lord Woodsworth fit alors ériger un mur de pierres au-delà des champs agricoles et des pâturages qui ceinturaient Clothare. On pense que le projet dura deux ans au bout desquels les disparitions cessèrent. La paix revint au village jusqu'à la maladie du Lord. Le conseiller personnel de ce dernier - un certain Paeton, soupçonné d'œuvrer dans le domaine de la magie noire - affirma

Valérie  
Larouche

Le Dalleur

que la maladie de son maître était une malédiction du bois qui réclamait des victimes. On offrit donc quelques villageois «volontaires» en sacrifice. Le Lord se rétablit lentement, mais fut assassiné dans son sommeil ainsi que son épouse. Dès le lendemain du meurtre, Paleton demeura introuvable. L'unique fils du couple Woodsworth, Nicholas, alors âgé de seize ans, prit la place de son père à la tête de la seigneurie. Il fit bâtir, en un seul jour, un tombeau derrière le château et y scella les corps de ses parents. On crut qu'un nouveau répit s'installerait dans le village. Mais cette nuit-là, l'une des sœurs de Nicholas fut retrouvée morte au pied du tombeau et les corps des deux défunts seigneurs manquaient. L'horreur et la peur massacrerent de nouveau le moral du peuple. Les gens disparaissaient, les vivants comme les morts. Et la zone d'enlèvements ne se limitait plus aux bois voisins mais jusqu'au cœur même du village. À Woodsworth, il ne resta bientôt plus que Nicholas et deux de ses sœurs ; les serviteurs s'étaient enfuis. Le jeune seigneur rassembla alors tous les survivants du village au château et leur ordonna de construire l'Aile des Survivants et la Tour Woodsworth. Cette dernière, d'abord destinée à la protection de la famille Woodsworth, finit par devenir un refuge pour Nicholas seul. En effet, le jeune homme, alors atteint de paranoïa aiguë, se l'appropriait entièrement le jour de son achèvement. Il s'y enferma et on ne le revit plus jamais. Les habitants désertèrent peu à peu l'endroit et les sœurs Woodsworth vendirent tout ce qu'elles possédaient pour fuir en France.

Il marqua une petite pause, sans doute pour savourer son effet, avant de reprendre :

— Si vous demandez aux gens du coin, ils vous diront certainement que Clothare et ses environs sont absolument déserts. Mais d'autres affirmeront que l'on voit régulièrement le fantôme de Nicholas Woodsworth hanter la Tour du Solitaire.

Le guide adressa un clin d'œil aux demoiselles qui gloussèrent de nouveau ; cela devait marquer la fin de son récit. Il avait certes du charme et une bien belle histoire, mais il savait gâcher son sens de la mise en scène. Par contre, j'avoue avoir été impressionné un moment par sa capacité à employer des verbes au passé simple et ce, correctement ! Mais je déchantai bien vite en entendant la réponse hautement intellectuelle qu'il donna à une dame qui leva la main.

— Les enlèvements ont-ils cessé depuis ? demanda-t-elle.

— Y'en a qui disent que oui, pis y'en a qui disent que non, bredouilla-t-il.

La dame, insatisfaite, insista :

— Oui, mais y a-t-il encore des disparitions inexplicables dans les environs ?

Le *playboy* se balançait d'une jambe à l'autre, visiblement mal à l'aise.

— Oui, finit-il par répondre.

Un silence plana. Le jeune homme pivota sur lui-même, extirpant un imposant trousseau de clés d'un sac qu'il portait en bandoulière. Il ouvrit la porte du château et invita les gens à y entrer. C'est alors que j'eus ma seconde hésitation. La porte baillante d'ombres où se volatilisèrent les touristes ne m'inspirait aucune confiance, mais Caroline saisit l'occasion et emboîta le pas à un gros homme suant, se fondant dans la masse. Julien la suivit, évidemment. Je soupirai et haussai les épaules. Peut-être me laissais-je trop influencer par les nombreuses légendes que nous avons entendues.

À l'intérieur, le froid vous saisissait les os. L'obscurité, déchirée uniquement plus loin par des dizaines de torchères au mur, vous prenait à la gorge et vous étouffait après l'étrénel soleil de fin d'été.

Le guide avançait joyeusement, une imitation de flambeau à la main, bombant le torse comme l'homme fort protégeant son harem. La horde progressait à pas hésitants dans le couloir sombre aux murs de pierres percés çà et là de portes de bois roux, toutes closes. Nous atteignîmes une vaste salle. Une cheminée se dressait devant nous précédée d'une imitation récente de table à tréteaux. Un escalier montait à notre droite. Toutes les fenêtres avaient été grossièrement placardées de

l'intérieur avec des planches et des pierres. Sur les murs gris dansaient les flammes orange des torches. Le *playboy* se planta devant la cheminée, sa voix résonna entre les murs.

— Le château Woodsworth est assez particulier. Lord Nicholas, lors de son règne, ne fit pas ériger que la Tour, comme je l'ai déjà mentionné. Quelqu'un peut me dire quoi d'autre il a fait construire ?

C'était sans doute la phase « interaction avec le groupe » de son exposé. L'une des trois dindes sautilla en levant la main. Le guide lui envoya un sourire à rendre jaloux Don Juan en personne. Elle rougit jusqu'aux oreilles et répondit timidement :

— L'Aile des Survivants ?

— C'est exact ! Bravo, Evelyn. Le couloir par où nous sommes entrés a été baptisé « l'Aile des Survivants » car il a servi à abriter les survivants du village de Clothare durant les dernières années. Chaque porte s'ouvre sur une pièce unique ayant pour seul mobilier deux lits de bois et de paille, une table et deux chaises. Elles n'ont évidemment pas de fenêtres puisqu'elles donnent presque toutes à l'intérieur du château. Les habitants avaient une « salle de bains » commune à l'extérieur et n'avaient pas besoin de cuisine car le cuisinier du château, lorsque le repas du soir était terminé, distribuait les restes de la table seigneuriale aux survivants. Bien entendu, les choses étaient différentes lorsque Lord Nathan vivait. Banquets, cérémonies, fêtes... La place se remplissait de rires et de joie, de chants et de festins. Cette salle dans laquelle nous nous tenons servait autrefois de hall d'entrée et de salle de réception pour les invités. Nous avons malheureusement dû nous débarrasser du mobilier original, mais le maire Bradbury a lui-même payé de sa poche les reproductions que l'on voit ici. Je vous laisse regarder autour un instant, puis nous monterons à l'étage pour voir les appartements de la famille Woodsworth.

Je ne me rappelle plus s'il se tut alors ou s'il continua son récit. Je m'abîmais dans la contemplation des deux portes closes qui encadraient l'escalier. J'entendis vaguement le guide répondre à la question que je me posais.

— Ces deux portes-là donnent sur la cuisine et l'escalier de la Tour. La Tour est verrouillée et on n'a jamais pu l'ouvrir.

Jetant un coup d'œil autour de moi, je réalisai que j'avais perdu Caroline et Julien. Ils s'étaient sans doute cachés dans le couloir sombre pour se bécoter un peu. Comme pour me donner raison, Julien appela le guide. Ce dernier marcha à grand pas vers le couloir comme un fier héros de guerre, la torche à la main. Toute la tribu suivit. Arrivé dans le couloir, j'aperçus Caroline, l'oreille collée contre l'une des portes et Julien qui l'observait. Il parla le premier.

— Vous êtes certain que toutes ces pièces sont identiques ?

— Oui, bredouilla le guide.

— menteur ! s'exclama Caroline en s'écartant de la porte. Qu'y a-t-il derrière cette porte ? La vérité !

— Mais je n'en sais rien !

— Faites un effort d'intelligence ! La douzième porte ! Elles me disent que vous savez !

— Je... qui vous a dit ça ?

— Les voix ! hurla mon amie que je n'avais jamais vue dans un tel état.

Elle attrapa l'une des lourdes torchères éteintes, accrochées au mur du couloir et demanda à nouveau.

— Qu'y a-t-il derrière cette porte ?

— Je... c'est... les catacombes, voilà ! répliqua l'autre, fâché.

Tous eurent un air surpris sauf Caroline qui continua :

— Avez-vous la clé ?

— Non !

Sans hésiter un instant, elle se mit à frapper de toutes ses forces le bois entourant la serrure. Le guide eut une expression horrifiée en la voyant ainsi mutiler son gagne-pain.

— Mais arrêtez-la ! Elle est folle ! hurla-t-il à notre attention, Julien et moi.

Julien ouvrait des yeux ronds.

— Je ne l'ai jamais vue comme ça, déclara-t-il.

— Elle doit avoir une sacrée bonne raison, renchéris-je.

Comme si nous venions de trouver sur-le-champ la réponse à une importante énigme, mon ami et moi échangeâmes un regard étonné avant de nous ruer à notre tour sur d'autres torchères pour déclarer la guerre à cette satanée porte.

Le guide n'osait plus s'interposer. Le verrou finit par céder et la porte pivota d'elle-même sur ses gonds avec un grincement digne des plus célèbres films d'horreur. J'eus alors l'impression d'avoir ouvert la cage d'un monstre de noirceur et d'humidité. Il faisait encore plus sombre de l'autre côté. Une vague d'air glacé attaqua mon ossature de frissons. Une subtile odeur de moisissure et de pourriture chatouilla mes narines. Je sentis mes muscles se figer et le bout de mes doigts s'engourdir. Je n'arrivais plus à bouger et je n'étais pas le seul. Une douzaine de statues humaines m'entouraient. Caroline fut la première à réagir.

Elle empoigna la fausse torche du guide et s'enfonça dans la pièce avec précaution, ayant à la main l'unique source de lumière puisque nos lourdes torchères ne fonctionnaient pas. Julien lui emboîta le pas et je le suivis. L'animateur sembla revenir à lui.

— Vous ne pouvez pas entrer là ! Revenez !

Je l'entendis nous suivre avec le reste de la colonie. Il avait une torche électrique accrochée à sa ceinture qu'il utilisa sans doute pour éclairer le chemin des touristes. Caroline, Julien et moi avions déjà une bonne avance sur eux. Nous passâmes devant plusieurs ossements qui devaient dater de l'époque de Nicholas Woodsworth puisque l'aile n'existait pas sous le règne de son père, Nathan. Certains squelettes avaient les poignets retenus aux murs par des menottes et des chaînes. Un autre était étendu sur le sol, le pied enchaîné à la paroi et le bras étiré vers un plat au milieu de la pièce, vidé de toute nourriture et rempli de poussière depuis. Un autre encore s'était agenouillé devant un autel, les épaules posées sur la pierre. Sa tête manquait. J'eus une grimace de dégoût en pensant à leurs souffrances et châtiments. Caroline ne ralentit même pas. Elle murmurait :

— Oui, j'arrive. Je vous entends.

Julien et moi la suivîmes en hésitant un peu. Elle s'enfonça d'abord dans un couloir étroit et si bas de plafond que nous dûmes baisser la tête puis, dans un escalier de pierres qui tournoyait en descendant au cœur noir de la Terre. Alors que nous posions les pieds sur les premières marches, de petits cris aigus s'élevèrent derrière nous. Le reste de la troupe venait sans doute d'arriver dans la salle aux squelettes. J'eus un sourire de mépris en pensant aux trois dindes se ruant dans les bras de notre viril et courageux *playboy*. Je n'en appréciai mon amie que davantage.

La descente me parut durer dix bonnes minutes. Lorsque nous touchâmes enfin le sol, Caroline fit quelques pas et s'arrêta net. Elle appela le guide, l'enjoignant de se presser à descendre. Sa voix résonna longtemps. Je compris alors que nous nous trouvions dans une immense caverne. En attendant notre héros, j'eus le temps de noter l'horrible pestilence qui embaumait l'air.

Le guide descendit seul. Sans doute le groupe n'avait-il pas aimé le spectacle offert.

— C'est quoi ici ? demanda-t-il.

Sans même sembler s'apercevoir de la question, Caroline s'informa :

— Depuis combien de temps ces catacombes sont-elles inutilisées ?

— Des siècles, répondit l'autre. Pourquoi ?

Pour toute réponse, Caroline abaissa sa torche au niveau du sol. Un corps lui barrait la route, les yeux grands ouverts et la bouche béante. Ce qui paraissait étrange était qu'il s'agissait d'un

corps de femme portant lunettes et jeans ! Aucune trace de décomposition. Le cadavre était frais.

La mâchoire du guide tomba à s'arracher. Caroline, elle, se pencha calmement pour examiner le corps. Il n'était pas mutilé, il n'y avait pas une seule goutte de sang autour. Elle fit courir ses mains sur la morte et s'arrêta au thorax. Elle ouvrit le blouson de la victime. À travers son T-shirt, on pouvait deviner un affaissement prononcé de la poitrine s'étendant des clavicules à l'abdomen.

— La cage thoracique a été complètement pulvérisée, observa Caroline.

Elle souleva le T-shirt et jeta un œil. Puis, elle figea son mouvement avant d'ajouter d'une voix blanche : « Pulvérisée de l'intérieur... »

Mon sang se glaça. Un râle rauque et terrible se fit entendre en échos puissants dans toute la caverne. Je sentis tous les poils de mon crâne, de mes bras et de mes jambes se dresser. Caroline se releva rapidement. Nous nous statufiâmes jusqu'à ce que l'écho s'estompe. Je me tournai vers le guide et murmurai, les dents serrées :

— Mais qu'est-ce qui se cache dans cette grotte ?

Julien fit un pas en avant.

— Bébé, reviens !

Caroline avait enjambé le cadavre et s'avancait vers ce qui ressemblait à un autel gigantesque. Nous n'osâmes pas la suivre, figés par la noirceur environnante que le halo fantomatique de la torche électrique faiblissante du guide n'arrivait plus à dissoudre. Comme guidée par des êtres invisibles, Caroline approcha sa torche de l'autel qui aussitôt s'embrasa. D'un coup, un jet de feu jaillit au sol et sépara la salle en deux sur toute sa longueur.

Une fois éclairée, l'horreur ne se dissipe plus de la mémoire humaine.

La caverne s'étendait aussi loin que portait le regard. Le plafond était bas et parsemé d'arcs, ce qui me laissait à penser que l'endroit avait peut-être déjà servi de chapelle. La surface presque entière du sol était jonchée de cadavres de tous les âges et de toutes les époques. Ils avaient tous cette expression de peur absolue et cette ombre horrible, dansante sous les flammes, qui leur creusait la poitrine.

Caroline abandonna la torche enflammée sur l'autel et s'avança sans aucune crainte ni hésitation vers un mur de pierres à droite. Elle y colla l'oreille et sans prévenir, frappa le mur avec la lourde torchère éteinte qu'elle avait utilisée pour enfoncer la porte des catacombes. Elle nous appela à l'aide. Julien et moi joignîmes nos efforts à sa lutte. Le guide resta figé d'effroi.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? gémit-il.

Caroline se retourna, le souffle court et les yeux plissés.

— Écoutez : ou vous nous aidez, ou vous fichez le camp !

— Mais pourquoi frapper ce mur ? s'enquit notre *playboy*.

Caroline avait déjà repris le travail.

— Il y a quelqu'un derrière, lâcha-t-elle.

Le guide était visiblement mal à l'aise.

— Bon, d'accord. Alors, qu'est-ce que je fais, moi ?

Cette fois, je pris la parole, énervé par tant de stupidité chez un seul et même individu.

— Vous reprenez votre lampe torche, vous remontez là-haut et vous allez chercher les autorités locales, les pompiers et une ambulance. Ces catacombes n'ont jamais cessé d'être utilisées et quelqu'un a tué tous ces gens. Alors, pour une fois, agissez en homme et bougez-vous le cul !

Comme je hurlais cette dernière phrase, quelques pierres se détachèrent du mur. Une puanteur, comme je n'en avais jamais senti, nous attaqua alors. Je vis Julien se détourner pour vomir alors que Caroline, son T-shirt plaqué sur son nez, se remit à frapper de plus belle. C'était presque ridicule.

Comment quelqu'un aurait pu survivre là-dedans? Je soupirai et couvrai mon nez avant de rejoindre mon amie.

L'ouverture s'agrandit. Caroline allait y passer la tête, mais je la tirai fortement en arrière. J'avançaï et plaçaï ma tête dans le trou. Une forte odeur d'urine, de selles et de pourriture traversa mon chandail pour agresser mes narines. Je contemplai ainsi en premier la scène la plus atroce de ma vie. Collés contre le mur de pierres de l'autre côté de l'ouverture, s'empilaient cinq petits corps d'enfants âgés d'environ sept ou huit ans. Ils avaient tous les yeux clos. Trois avaient eu des morceaux de chair arrachés de leurs bras, leurs cuisses et leurs visage, aérant de petits cercles rouges d'où s'était jadis écoulé du sang chaud. J'eus un haut-le-cœur en comprenant leur tragique destin commun : ils s'étaient dévorés entre eux pour survivre. Caroline me bouscula, elle voulait voir. À cet instant, l'un des enfants leva vers moi des yeux vitreux. Le choc fut violent et parcourut mon corps entier. D'un coup, je m'écartai de l'ouverture. J'aperçus alors le guide toujours au même endroit. Aveuglé de rage devant l'urgence de la situation et l'impotence de l'homme, je l'agrippai par le col, lui sifflant l'ordre de se dépêcher à ramener des secours et le jetai dans les escaliers qu'il grimpa quatre à quatre.

Caroline tenta de communiquer avec l'enfant, mais c'était peine perdue. Il était si faible qu'il ne pouvait même plus parler ni se tenir debout. On l'entendit sangloter de joie. Julien s'adossa au mur et se laissa glisser au sol. Nous étions épuisés, tous les trois. Je ne bougeais plus, attendant les secours. Le silence environnant, brisé seulement par les sanglots faibles, saccadés, épuisés de l'enfant, me pesait. Même les flammes dansaient étrangement, sans un seul craquement, sans un mouvement d'air. Et tous ces cadavres...

J'allais proposer à mes amis d'agrandir le trou, de prendre l'enfant et de le remonter là-haut lorsque retentit de nouveau le râle terrible. Il y avait tellement d'écho dans cet endroit que la source de chaque son, si elle n'était pas connue, demeurait un mystère. Cependant, j'eus cette fois l'impression que le râle n'était autre que deux pierres frottant ensemble, comme une lourde porte traînant sur les dalles. Julien se releva d'un bond, aux aguets. Nous demeurâmes immobiles, à l'écoute. Rien ne bougeait dans la caverne.

Je lançai mon idée.

— Allez, prenons l'enfant et barrons-nous, suggérai-je.

Mes amis acquiescèrent. En un instant, le trou devint assez large pour laisser passer l'un d'entre nous. Avant que Caroline eut pu protester, j'avais déjà traversé. Je pris soin d'enjamber les corps entassés de l'autre côté du mur. Les ombres rampaient, chatouillées par la lueur des flammes filtrant de l'ouverture. Tout était trompeur, endiablé. J'avais l'impression d'être pris entre quatre murs de ténèbres. Mes semelles crissaient sur le plancher, j'aurais pu jurer que je me tenais sur un parquet ciré. La puanteur était telle que je me dépêchai d'en finir. Je me penchai sur les petits corps et vérifiai le pouls des quatre autres. Rien. Je pris alors le seul survivant dans mes bras et j'allai le passer à Julien lorsque le râle se fit de nouveau entendre. Cette fois, j'en étais persuadé, on ouvrait une porte de pierre. Et cette porte, elle donnait juste à côté de moi.

Je me sentis agrippé et tiré vers la droite. J'entendis Caroline et Julien se précipiter à mes trousses mais la porte se referma derrière moi. On m'abandonna de l'autre côté de l'ouverture, l'enfant dans mes bras. La noirceur était telle que je ne pouvais même pas apercevoir mon protégé. Je ne savais que faire ni où aller. Je m'assis donc au sol pour tenter de réfléchir. La porte ne cédait pas sous les coups de mes amis, il valait donc mieux économiser mes forces.

Je ne sais combien de temps s'écoula, dix minutes ou une heure. Une voix s'éleva dans le noir. Une voix que je reconnaissais.

— Eh bien, c'était pas prévu, mais on va faire avec.

Une faible lueur s'intensifia sous moi. Le guide était assis sur une grande dalle de cristal sombre, source de cette lumière étrange, inquiétante. Le *playboy* me faisait face et me souriait.

— Comment tu te sens?

— Comment devrais-je me sentir? Qui es-tu?

— Humphrey Paleton, fit-il avec une légère révérence.

— Mais... tu es mort, bredouillai-je.

— En principe, oui. Mais tu vois, tout le monde n'a pas accès au monde des Esprits. Donc pour que mes victimes me voient, il me fallait un corps. Pas si mal, hein?

— Tes victimes?

— Oui, de l'autre côté. Vous les avez vues. Tous ces corps.

Je me relevai lentement.

— Tu as l'intention de nous tuer tous les quatre?

— Oh non! Juste toi et l'enfant.

— Quoi ?! Pourquoi ?

— Ben, tes amis sont déjà repartis.

Il disait vrai, les coups avaient cessé. Je ne les entendais plus me parler non plus.

— Ils ne se souviennent même plus de toi. Fascinant, la magie noire, hein ?

— Pourquoi nous tuer?

— Ben, le gamin a été apporté ici avec les autres. Les enfants ne font pas de bons matériaux, leurs âmes sont trop pures. Alors il aurait fallu attendre qu'ils grandissent ou les obliger à commettre des crimes. Il a tué les autres et les a mangés. Il est donc le plus fort et aura les honneurs.

— Les honneurs ? Quels honneurs ? Quels matériaux ? De quoi parles-tu ?

— Il a besoin de vous.

— Qui ? L'homme que j'ai vu dans la Tour ?

— Tu as vu Nicholas ? Impressionnant. Alors tu dois pouvoir voir ce qui se trouve sous tes pieds.

Je mis un certain temps à comprendre ce que je regardais. On aurait dit un chemin de néons faiblards parfaitement droit, encadré d'immenses pans de tissu noir de chaque côté et au-dessus de ma tête. L'allée rectiligne s'étendait à perte de vue, fendait l'obscurité, à partir de notre emplacement. Je baissai la tête afin d'apercevoir la source lumineuse du sol et je ne pus réprimer un cri de surprise. Sous mes espadrilles s'étendait un grand cristal noir, difforme et transparent, imbriqué dans un autre cristal semblable, au milieu duquel luisait faiblement un être fantomatique et humanoïde plus pâle que la lune, aux orbites et à la bouche béants de noirceur. L'être se mouvait en flottant, se tortillait et paraissait hurler de douleur. Un frisson me parcourut lorsque je compris ce qu'ils étaient : les âmes des victimes de Paleton. J'aperçus le cristal suivant et l'autre après et le suivant, tous pareilles prisons pour ces êtres. J'avais envie de pleurer.

— Oh! allons, il faut être fort. Et puis, ils ont été choisis par le Dalleur lui-même.

— Le Dalleur?

— Oui, ce n'est pas le fantôme de la Tour que je sers. Lord Nicholas n'a rien à voir avec nous; c'est un esprit libre. Enfin, aussi libre qu'une créature seule et tourmentée peut l'être. Non, moi je sers le Dalleur depuis la nuit des temps. Autrefois en tant que Humphrey Paleton, maintenant en temps que guide touristique de la région. Il a besoin d'âmes pour poursuivre sa route, son destin. Notre destin à tous!

— Paleton, pauvre pantin, tu m'agaces.

De l'ombre s'était élevée une voix lente et lasse pour couper court au discours du guide, ce qui eut pour effet de le projeter au sol, prosterné.

— Pardon, Monseigneur, bredouilla-t-il.



Valérie  
Larouche

Le Dalleur

— Relève-toi et rends-toi utile. Certains de tes touristes ont alerté la police.

— Oui, Monseigneur.

À ces mots, notre ancien guide se releva et disparut littéralement. Le Dalleur en profita alors pour chasser les ombres qui épousaient son corps. Il fit un pas en avant et la lumière des âmes l'éclaira par-dessous.

Il aurait pu ressembler à un homme, autrefois. Avec peut-être deux mètres de haut et une musculature surdéveloppée aux biceps, triceps et mollets, le terme «imposant» ne suffisait plus. La bête intimidait au premier coup d'œil. Sa peau, sans doute aussi pâle que la nôtre jadis, se noircissait d'épaisses couches de crasses. Une seule de ses mains aurait pu recouvrir mon visage entier. Elle avait pour tout vêtement une paire de pantalons trop courte aux bretelles pendantes. Je me souviens bien de ce détail car je m'étais alors interrogé sur l'utilité de porter des vêtements si loin du monde.

L'instant de stupeur passé, il s'approcha et se planta devant moi. Sa voix s'éleva dans l'air, ponctuée de soupirs, trahissant une lassitude au-delà du supportable. Je me surpris à avoir pitié de lui.

— Alors, c'est à ton tour, dit-il à l'enfant toujours dans mes bras. Je vois dans tes yeux la haine et la crainte ; je lis dans ton cœur la peur et le malheur. Ton âme est mûre des péchés de ce monde.

— Vous devrez me tuer d'abord, m'interposai-je.

— Ton tour viendra.

Sans plus me laisser de temps, il posa sa main - une patte de démon de la grosseur d'un ballon de basket - sur la tête du garçonnet.

« J'utilise ta haine

J'utilise ta peur

Et je t'enchaîne

À ma demeure »

Sans un cri, l'enfant fut pris de convulsions. Je tentai de le contrôler, de lui parler pour le rassurer. Puis, d'un coup, plus rien. Il écarquilla soudainement les yeux et ouvrit grande la bouche pour hurler sa douleur, mais aucun son ne sortit. La souffrance semblait telle que même le plus puissant des cris n'aurait su la décrire. Et il cessa de bouger complètement. Je vis ses côtes se briser en milliers de morceaux. Des larmes de rage et de regret coulaient sur mes joues. C'était fini. Le pauvre bambin était mort dans mes bras, sous mon regard horrifié. J'eus beaucoup de mal à me pardonner, mais qu'aurais-je pu faire contre la magie du Dalleur? Sans plus de cérémonie, la bête se pencha sur le visage de l'enfant attrapa d'une seule main la frêle apparition qui s'extirpa de la bouche de sa victime. Le fantôme se débattait en silence, ondulant de toute part. L'affreuse créature nous tourna le dos et emporta le spectre. L'instant d'après, l'enfant avait disparu.

Je tombai au sol, le visage enfoui dans mes mains, pleurant tout mon saoul. *J'allais mourir*. Et mes meilleurs amis ne s'en souciaient même pas. Personne ne se souviendrait de moi. Peut-être que Paleton avait même envoûté ma famille et qu'eux aussi m'avaient déjà oublié. Puis, je repensai au Dalleur, à l'absence de haine dans son regard, à la lassitude de sa voix. Depuis combien de temps faisait-il les mêmes gestes au point que tuer ne l'émouvait plus? Avait-il déjà été humain? Puni, banni, enfermé dans ce souterrain froid et sombre à forger pour l'éternité une route de dalles sombres? Oui, j'en étais sûr maintenant, j'avais pitié de lui. La bête revint. Lorsqu'elle me posa la question, je me trouvais étrangement calme.

— Que ressens-tu ?

— Je... j'éprouve de la peur et de la colère. Mais j'ai aussi pitié de vous et j'aimerais pouvoir vous venir en aide.

Le Dalleur écarquilla les yeux.

— Et tu le penses vraiment, comprit-il. Je ne croyais jamais que ce jour viendrait.

Il passa son énorme bras autour de mes épaules et me força à avancer.

— Où mène cette route ? osai-je enfin demander.

La bête haussa les épaules.

— Si l'Enfer est pavé de bonnes intentions, où peut bien mener une route forgée avec les péchés du monde ?

Elle n'en dit pas plus et je n'osai pas insister.

La marche dura environ cinq minutes. Le Dalleur m'expliqua que, pour passer rapidement d'un bout à l'autre du chemin, il avait dû briser le continuum espace-temps.

— Ainsi, ajouta-t-elle, nous sommes présentement au bout de la route à plus de cinq jours de marche.

Devant nous s'étendait le vide, le néant à l'état pur. Le Dalleur tendit les mains dans le noir. Malgré la luminosité de la route, je ne pouvais plus voir ses pattes. Lorsqu'il ramena ses bras vers lui, il tenait sans effort un énorme morceau de cristal noir semblable aux autres qu'il posa simplement par terre, au bout du chemin.

— Voici ta dalle.

— Et... restera-t-elle vide ? demandai-je inquiet.

À mon grand étonnement, la bête sourit.

■ ■ ■

Je m'en souviens comme si c'était hier. Je m'en souviendrai toujours. Cent ans n'ont pas effacé ce souvenir.

La créature est partie. Elle m'a laissé seul dans ce pays morne, immuable, au silence de mort, éclairé par l'au-delà. Seul sur cette route séparant le vide du néant entre deux murs de noirceur, plus sombres que de l'encre. Moi, l'inutile serviteur de la mort, observé en permanence par tous ces visages torturés sous la pierre, ces regards implorants. Toutes ces âmes enfermées dans un châtiment pire que l'Enfer. Et ces parois invisibles qui croissent à mesure que j'en arrache des morceaux. Je sais à présent que cette route ne s'achèvera jamais.

Oui, j'y suis arrivé, j'ai aidé la créature. Je l'ai libérée d'un poids immense, de son fardeau éternel. Et me voilà maintenant prisonnier de son destin à exercer son métier sans fin. Depuis cent ans, je n'ai même plus utilisé mon nom. Je suis désormais le Dalleur.

■ ■ ■

# *La mise en scène du monde*



Article de *Cyril Carau*

## La mise en scène du monde

Quelques esquisses sur la création baroque  
Cyril Carau

### Sculpter l'extase

*La transverbération de sainte Thérèse d'Avila par le cavalier Bernin.*



A l'autel du transept gauche de l'église des Carmélites, dans la chapelle privée sainte Thérèse, aménagée pour le cardinal Cornaro et sa famille, se trouve une vision d'extase condensée dans le marbre et la nuit, le stuc et le bronze. Décor scénique, lieu de recueillement, de culte, d'interrogation devant le spectacle, gravé dans la pierre, d'une illumination. Dans une mise à nu totale, la décoration peinte, les bas-reliefs, la sculpture centrale et la structure



Cyril  
Carau

La mise en  
scène du  
monde



Cyril  
Carau

La mise en  
scène du  
monde

architecturale se lient corps à corps pour constituer le témoignage vivant d'une révélation.

Sainte Thérèse d'Avila et l'ange logent dans une niche encadrée, éclairée depuis une source de lumière qui les surplombe et les auréole. La lumière est subtilement filtrée à travers un oculus (que le spectateur ne peut voir) au-dessus de la sainte toute en plis et surplis de sa robe de bure, mis à part son visage et un pied de nacre qui sort du cadre. Lorsque l'on lève son regard vers le dôme, un ciel empli de chérubins, telle une fresque volée à l'éternité, fait descendre la lumière du Saint-Esprit avec la colombe.



*« Je voyais près de moi, à ma gauche, un ange dans sa forme corporelle, ce qu'il ne m'arrive de voir qu'exceptionnellement [...] L'ange n'était pas grand, plutôt petit, d'une grande beauté, son visage très enflammé le désignait comme des plus élevés, qui semblent tout embrasés [...] Je voyais dans ses mains un long dard en or, avec, au bout d'une lance, me semblait-il, un peu de feu. Je croyais sentir qu'il l'enfonçait dans mon cœur à plusieurs reprises, il m'atteignait jusqu'aux entrailles, on eût dit qu'il me les arrachait en les retirant, me laissant tout embrasée d'un grand amour de Dieu. La douleur était si vive que j'exhalais ces gémissements dont j'ai parlé, et la suavité de cette immense douleur est si excessive qu'on ne peut désirer qu'elle s'apaise. L'âme n'est satisfaite en un tel moment que par Dieu et lui seul. La douleur n'est pas physique, mais spirituelle, même si le corps y a sa part. C'est une si douce caresse d'amour qui se fait alors entre l'âme et Dieu, que je prie Dieu dans Sa bonté*

de la faire éprouver à celui qui peut croire que je mens. »



Ainsi la sainte relate son expérience mystique<sup>1</sup>. Le Cavalier Bernin s'est attelé à rendre visible et sensitive, voire même sensuelle, cette transverbération sous le regard des fidèles qui se présentent dans l'église. D'autres fidèles sont figés dans la pierre, de part et d'autres spectateurs du théâtre de la révélation, il s'agit des membres de la famille Cornaro.

On a beaucoup glosé sur l'attitude de la sainte et des intentions du Cavalier Bernin, les psychanalystes notamment s'en sont donnés à cœur joie. Et il n'est pas faux qu'une certaine ambiguïté devant cette pose, ce visage empreint d'extase, de jouissance saute aux yeux. Un plaisir dévastateur submerge Thérèse, qui se sent pénétrée par le dard céleste, (c'est cela que signifie le terme de « transverbération ».) Certains ont vu dans cette sculpture la mise en scène du mystère de l'orgasme féminin ... pourquoi pas ? Mais réduire l'œuvre baroque à cet aspect unique, c'est d'une part agir de la même manière que ceux qui réduisent le baroque à un rôle servile devant le Pouvoir et la religion, et d'autre part cela revient à nier au baroque sa puissance polymorphe, dynamique, falsificatrice, créatrice. Sa capacité à mettre en scène et à jouer de l'impossible.



1 Chapitre XXIX, 17<sup>e</sup> partie de *la Vie de sainte Thérèse de Jésus* (1622.)



Cyril Carau

La mise en scène du monde



Cyril Carau

La mise en scène du monde

Gian Lorenzo Bernini, dit le Cavalier Bernin, artiste au service des papes et des rois (i.e. de l'idéologie de la contre-réforme de l'Ancien régime), y arrive pleinement par un tour de passe-passe qui, à travers les âges, continue de nous interroger, de nous fasciner.

### Eriger le mystère de la foi

*La cathédrale de saint Paul* à Londres par Christopher Wren.

L'architecture baroque s'approprie les éléments redécouverts pendant la Renaissance, tels les coupoles, les colonnes (dont celles torsadées), les tours, les fenêtres ovales, l'œil de boeuf, les frontons brisés, entre autres. Car cette architecture met en avant la capacité de l'inanimé à frapper les sens comme une chose vivante, comme un spectacle qui se donne dans l'intimité des consciences, alors qu'il est grandiose, démesuré. Variété, originalité, effet théâtral, effet de style, maniérisme, extravagance, trompe l'œil. *La cathédrale de saint Paul* à Londres est particulièrement révélatrice de cette volonté. D'une part viser à l'éternité et d'autre part coller à la mode, à la fonctionnalité. Coller à l'indicible en même temps que respecter la socialité de l'acte d'édifier...



« Il y a deux origines à la beauté : naturelle et coutumière. La naturelle vient de la géométrie, elle consiste en uniformité (c'est-à-dire égalité) et en proportion. La beauté coutumière est le résultat de notre perception des objets qui nous sont ordinairement

agréables pour d'autres raisons, la familiarité ou l'inclination pouvant faire naître l'amour pour des choses qui ne sont pas aimables en elles-mêmes. » Ainsi s'exprime Christopher Wren dans son traité inachevé *Tracts on Architecture*. C'est de retour de son voyage à Paris où il rencontra notamment le cavalier Bernin<sup>2</sup>, François Mansart et Louis Le Vau et après la destruction d'une grande partie de Londres, à la suite de l'incendie de 1666 qu'il bâtit, sur une période de vingt-deux ans, la Cathédrale.



Véritable océan de pierres domestiqué par les mathématiques, *la cathédrale de saint Paul* manifeste par les côtés baroques de son armature une connivence inassouvie où fourmillent des lueurs liquides, comme sidéralisées. Avec une nef gigantesque de cent cinquante mètres, son intérieur se prolonge jusqu'au point de mire, l'autel, surmonté d'un baldaquin grandiose comme seul l'esprit baroque parvient à inventer. Entassements murmurés avec sa galerie des chuchotements, spectacle solennel d'espace solaire avec sa coupole construite en trois sections : en ce lieu de recueillement et de démesure, les ombres se répandent de clarté et dissipent à l'intérieur du croyant, du fidèle, les ténèbres du doute. Même l'athée qui se promène dans cette grandeur entend comme un mouvement de fugue et perçoit la présence d'une transcendance.

<sup>2</sup> « J'aurais donné ma peau, confit-il à un ami, pour avoir les projets du Bernin pour le Louvre, mais ce vieil Italien secret ne me les laissa voir que quelques minutes. Il y avait là cinq petits dessins sur papier, pour chacun desquels il a touché mille pistoles. J'ai seulement eu le temps de les copier dans ma mémoire ».



Cyril Carau

La mise en scène du monde



Cyril Carau

La mise en scène du monde



Oui, un espoir maquillé d'orgues où naît cet engrenage magique : de l'ouragan de la nuit s'échappent les élytres de marbre et de pierre qui s'éveillent et s'éclairent au moulin formidable de l'espace. Ainsi agit *la cathédrale de Saint-Paul*, mausolée vivant de son immortel penseur - Christopher Wren - sur celui qui se promène en son sein. Elle nomme dans sa splendeur la gloire et la résurrection. Londres reconstruite après le Grand Incendie et le christianisme revivifié dans le cœur des hommes. Affranchis des limites rayonnantes, ses arches arcs-en-ciel jaillissent vers des perspectives inconnues et permettent de plonger vers des Dimensions qui révèlent l'ordre mathématique de la structure du Monde. Ce foyer baroque parvient tout à la fois à domestiquer la violence de la nature et la brutalité sociale. L'édifice, la Maison, de toutes les réconciliations.<sup>3</sup>

### Peindre la fortune

*La Diseuse de Bonne Aventure* par Georges de La Tour.



3 Je renvoie à l'excellent article de Nicolas Bouleau : *les deux sortes de beauté de Christopher Wren*. <http://www.enpc.fr/HomePages/bouleau/papiers/c44.htm>



Cyril Carau

La mise en scène du monde

Quatre femmes du peuple entourent un jeune homme richement vêtu, deux de chaque côté. L'élégant a les yeux plongés dans ceux de la vieille femme, la diseuse de bonne aventure, certainement une Egyptienne, reconnaissable par le turban au-dessus de sa tête et le drapé qui recouvre sa tenue rouge. Les symboles abondent. La théâtralité des gestes, des regards, des positions également.

Une leçon morale est perceptible au fur et à mesure que le spectateur observe la scène. La cupidité et la naïveté superstitieuse se découvrent dans les gestes et les regards, les intentions des personnages peints. Fidèle dans le fond comme la forme au Caravage (le bas-peuple, les banquets, les portraits de musiciens, de joueurs et de chiromanciennes), ce tableau de La Tour répond à un traitement et une mise en page type : un format rectangulaire sur la longueur, des personnages représentés à mi-corps sur un fond neutre, tantôt sombre tantôt plus clair comme ici, une utilisation directe de la lumière, dont la source est généralement placée à l'extérieur du tableau, à gauche.<sup>4</sup>

La lumière, dans l'œuvre de La Tour, est polysémique et pas seulement double. Elle a en premier lieu valeur stylistique. Diurne, elle permet de détacher les personnages de l'ombre ou plus précisément de l'indiscernable afin d'en scruter les moindres aspects physiques, de rendre visible leurs intentions, d'extraire les mobiles cachés de leurs agissements. Ainsi cette lumière, qui dessine les corps de ces quatre femmes, de cet homme, vise à rendre sensible leur vérité brute, exhibant la réalité de leurs passions. La lumière est ce qui met à jour la surface des choses, les masques sociaux, mais aussi par le jeu baroque ce qu'il y a derrière. Dit autrement, elle rend l'opacité du masque transparent.



Le jeune élégant vient demander ce que lui réserve l'avenir... fortune, amour, gloire peut-être, et dans le même temps il est dépouillé de sa bourse et de son temps (vol de sa montre.) Lorsque les rapports sociaux se fondent sur la vanité et l'irréalité, ils aboutissent à la duperie. L'artiste baroque est celui qui dénonce les faux-semblants en les mettant en scène.

### Au gré des fugues baroques

Un des apports principaux du baroque c'est d'introduire l'infini dans le fini de la matière par la répétition différenciée. Œuvrer en série de façon systématique, ajoutant au «même» une différence. Ainsi les églises de Christopher Wren, les colonnades du Cavalier Bernin, les jardins de Vouet, les Fugues de Johan Sebastian Bach, ou encore les Marie Madeleine de Georges de la Tour...

L'artiste fait plus qu'explorer un même sujet, un même motif ; il invente, par la répétition, une façon nouvelle de mettre en avant la vie de la chose, des êtres. Comme s'il fallait en permanence réitérer, tel le Dieu de Descartes, ce qui est pour que se manifeste les différences,

<sup>4</sup> Le tricheur à l'as de carreau, Rixe de musiciens, par exemple.



Cyril  
Carau

La mise en  
scène du  
monde

donnant une assise ontologique au Devenir. L'artiste baroque est celui qui permet au Devenir d'exister dans sa vérité mouvante. Il ne s'attache pas à figer quelque chose dans l'éternité, à en saisir l'essence pour la dévoiler. Ce procédé de métaphysicien ne l'intéresse pas. C'est la jouissance de la sainte qui l'excite, c'est une nature humanisée, théâtrale où il pourra se perdre pour justement perdre ce qui n'est pas lui. La solitude nocturne ou la vie en société au grand jour. Car le baroque est l'un et l'autre, austère ou flamboyant. Il est l'art du mouvement, de la dynamique.

Ainsi l'autre grand apport du baroque c'est la nouvelle façon de penser le duo ombre/lumière. Alors que les artistes préparaient leur toile ou fresque sur un fond blanc (ou neutre) avec les peintres baroques (Le Caravage notamment) le fond est d'abord recouvert d'un noir fait avec des bruns. De même avec les sculptures, souvent dans des lieux confinés, comme des chapelles privées, la lumière semble naître des ténèbres ou plutôt elle sculpte la nuit pour en révéler l'essence de façon éclatante, grisante, hypnotique.

La vie comme une pièce de théâtre, un roman, un songe... Les vies agencées comme autant d'éléments de la grande tapisserie du Monde. Logique spectaculaire de la contre-réforme, cette «théâtralité» travaille de concert avec un programme iconographico-théologique pensé par divers théologiens catholiques tels que saint Ignace de Loyola, saint Philippe de Néri, saint Charles Borromée ou Pierre Canisius.

Et pourtant l'artiste baroque, à son niveau, se place dans la position de Dieu et par là acquière une transcendance qu'aucun programme de propagande ne saurait réifier. Il met en scène le mensonge et la tricherie, comme la grandeur et le sublime. Le théâtre de la société aussi bien que l'intimité de la retraite. Il est celui qui est capable de tout. Ainsi la fable se fait prosopopée, le rêve directeur de vie. Et le roi qui est représenté tel le soleil devient lui-même un simple danseur dans l'opéra de la vie.

### Par-delà le temps

Les historiens de l'art au XIX<sup>ème</sup> siècle (Heinrich Wölfflin) ont donné au courant artistique qui se situe entre 1520 et 1750 le nom de Baroque. Avec la première phase qui s'étend jusqu'en 1650, on parle de «plein-baroque» ou de «baroque primitif», et de «classicisme» pour désigner le baroque des années 1650-1750.

L'origine exacte du mot «baroque» demeure floue. La théorie la plus courante stipule que ce terme proviendrait du portugais *barroco* qui signifie une perle irrégulière. On lui assigne aussi une autre origine, à savoir *baroco*, mot italien désuet qui désigne un syllogisme avec un contenu faible, dans la logique scholastique. Des deux termes ce qui pointe à la surface c'est le côté surprenant, différent, spectaculaire avec une consonance raisonnable et belle. Le Baroque c'est cela... Modeler la lumière avec des ténèbres, du beau avec du scabreux... où l'homme prend conscience de son pouvoir créateur. Alors il s'imagine tel le Dieu, il explore sa puissance démiurgique, et met en scène, dans le grand théâtre de ses créations, la vie sous les masques. En fin de parcours seulement, il commencera à les retirer. Le mouvement baroque précède les Lumières.

Au XX<sup>ème</sup> siècle, à la suite d'Eugenio d'Ors, le mouvement baroque est conçu comme transtemporel ; pour Ors il serait déjà présent dans l'Antiquité ou plus tard dans l'impressionnisme par exemple. En effet, un artiste au XX<sup>ème</sup> siècle peut être qualifié de

«baroque»... quelle que soit sa discipline.

Hantaï avec ses papiers pliés par exemple (marquant la plissure des choses au-delà de la surface peinte du tableau.) Stanley Kubrick avec son film *Barry Lyndon*, dans le domaine cinématographique, avec cet éclairage d'ombres et lumière de scène de jeux et de masques (auquel fait écho nombre de séquences dans *Eyes Wild Shut*.) Julian Beaver avec ses fresques à la craie sur le sol tout en trompe-l'œil. En littérature de l'Imaginaire Roger Zelazny avec son cycle des *princes d'Ambre* (ces mondes reflète, ses Marelles, ses cartes-avatar, ses oubliettes) et Gene Wolfe avec le cycle du *Nouveau Soleil de Teur* (et toute sa thématique sur le temps cyclique, les pérégrinations de son héros bourreau, la citadelle labyrinthe, la théâtralité, les masques et la mise en scène du Pouvoir.) Le baroque n'est pas un mouvement qu'on qualifie de continuellement moderne, à travers les âges, il porte en lui ce qui rend les choses modernes, d'actualité. Dit autrement, il est le mouvement d'actualisation des virtualités. Et plus encore...

Car réduire ce mouvement de dépliement sans fin des virtualités<sup>5</sup> revient à ne pas suffisamment tenir compte d'un aspect proprement dynamique dans l'Histoire des hommes et leurs rapports de force. La flamboyance, la démesure, l'extravagance où la figure du roi triomphe, autant sur la scène visible que sur celle fantasmée des consciences, dans la réalité quotidienne comme dans les grands événements, dénotent autre chose, de façon souterraine. Revers de la médiocrité des intérêts personnels, le Baroque apparaît comme le vecteur d'une grandeur qui échappe à toute réification des instances du pouvoir. À savoir expérimenter sa propre puissance d'être vivant, d'être humain... Tout un chacun peut s'élever au rang de créateur. Façonner à son tour un monde. L'univers tout entier dans un individu (ou comme dirait Leibniz *dans une monade*, elle-même point de vue du Tout.) La fable devient supérieure à la démonstration mathématique ou à la parole du chef. Et le rire n'est jamais loin, même dans les larmes ou les soupirs d'extase.

Dans le champ des consciences, de la politique, la leçon à retenir du Baroque n'est pas seulement son rôle propédeutique<sup>6</sup> au mouvement des Lumières, mais sa vérité d'inventer des mensonges plus vrais que la « Vérité », de jouer des masques avec les masques du Pouvoir, de préférer les sentiers picaresques à la voie royale, et de montrer le saltimbanque dans le grand seigneur. Autrement dit, alors que le cadavre de Dieu continue de jouer son rôle illusionniste, ce qui importe avec ce mouvement ce n'est pas de changer le monde - méfions-nous de tous les « sauveurs » -, mais bien d'en créer de nouveaux.

Inventer la lumière...

5 Extraire du granit brut les plis de la robe de sainte Thérèse comme le fait le Cavalier Bernin, par exemple.

6 Ce sont les éléments de connaissance qui constituent une préparation nécessaire à l'étude plus approfondie d'une science. Par extension, il faut percevoir le « travail » de falsification de la falsification, par l'artiste baroque, comme un passage nécessaire pour qu'émerge le travail de rationalisation du penseur des Lumières. Prolonger nos pas seulement au cœur du mensonge, mais au-delà pour en exhiber toute l'essence.



Cyril Carau

La mise en scène du monde

# *L'engrenage du sang*



Texte : *Groumhillator*  
Illustration : *Bernie*

La lecture de l'un des feuillets sur lesquels le Baron avait pris quelques notes biographiques étonna encore davantage les trois nerfs de l'avocat de la *Rapace United Bank*.

Durant un instant, ils s'inquiétèrent que cette autre « connaissance » de Castelfiel ne puisse rôder dans les parages...

# GROUMPHILLATOR

<http://20six.fr/groumphyllator>

- Il a aussi tous les autres vices à son actif : boisson et... hum ! autres substances...

- Groumphyllator a écrit des scénarios et aides pour des jeux de rôle sur internet et en professionnel. Il a été rédacteur pour plusieurs webzines rôlistes ainsi que musicaux, il écrit des nouvelles régulièrement depuis 2001, tout en écoutant de la musique de fou (Manowar et consort) et en visionnant des films de zombies.

- Mais tout n'est peut-être pas perdu puisqu'il dit aspirer à trouver « un job même merdique qui paye » (je le lui souhaite, bien sûr, mais je serais rassuré que ce genre d'énergumène soit cantonné en institut spécialisé...)

- Né en 1978 à Toulon.

- Scolarit... Non finalement, on ne peut pas parler de cela... Groumphyllator arrête ses études en troisième et se met à enchaîner différentes activités professionnelles : peintre, livreur de pizza, chanteur de Heavy Metal et rap (se sert-on d'ustensiles de cuisine comme d'instruments ? Non ! Surtout ne pas poser de questions, il ne faut pas le contrarier).

- Il a découvert sa première passion : les jeux de rôles, à 7 ans... Ce qui est déjà scandaleux.

- Mais c'est sans commune mesure avec ce qui constitue sa seconde passion : le ssss... le sssssex..., (j'ose pas même l'écrire) depuis l'âge de 12 ans.

- Ses péripéties nombreuses et acrobatiques avec la gente féminine lui valent de changer souvent de job. (C'est pourtant de notoriété publique qu'il ne faut pas mélanger le plaisir et le travail...)

## IMPERATIF

SE MUNIR D'UNE ARME ET  
D'UNE CAMISOLE DE  
FORCE POUR RENCONTRER  
CET AUTEUR !

Elie Darco

## L'engrenage du sang

Groumhillator

«You know this feeling when adrenaline takes control...»

**Slayer – Killing Fields**

— Putain, mais quel que soit l'endroit où je me tourne c'est le bordel ! T'es vraiment qu'une lopette, Damien !

Célia était furieuse. Ses cheveux longs, rouges, en totale liberté, semblaient fous. Ils cachaient son masque de Mickey Mouse sanglant, comme si celui-ci ne suffisait pas à garantir son anonymat. Son flingue neuf brillait de mille feux alors qu'elle braquait tous les otages aux alentours en tournoyant sur elle-même.

Il ne faisait pas bon être dans le personnel employé dans cette banque du centre de Toulon, ce jour-là.

Quelle merde ! Bloqués dans la banque, cernés par les flics et peut-être pire encore... Tout avait bien commencé pourtant. Un entrée royale, armés jusqu'aux dents, avait permis au couple de buter le gardien, puis de menacer tout le personnel avant de vider les caisses et le coffre. Qu'est-ce qui avait foiré, nom de Dieu ? Même les clients étaient absents ! Il n'y avait que les employés ! Pourquoi la flicaille avait-elle rappliquée si vite, bloquant toutes issues aux amants ?

Trop tard pour y penser. Aviser. Réfléchir et agir.

Damien s'assit à terre, près de l'entrée barricadée. Ses yeux cernés de khôl étaient dissimulés par une chevelure noire d'ébène, dégouttante de sang et de sueur, il avait depuis longtemps jeté son masque de Sarkozy à terre. Face à lui, le cadavre du vigile, mutilé par Célia. Dans sa tête, l'acide le rongait intérieurement et le disputait au chaos qui régnait autour de lui.

Cette fille était démente, il en était persuadé. Mais la tension décuplait nettement cette folie. Même si elle le niait, c'était bien évidemment elle, et elle seule qui avait estropié cet homme ainsi. Quand les otages avaient vu ce massacre, ça avait été la fin de tout. Ceux qui n'avaient pas hurlé d'effroi en vomissant avaient essayé de fuir. Célia, furieuse, en avait abattu deux. Son « visage » de rongeur était ruisselant de sang, mais cela n'avait, visiblement, fait qu'accentuer sa frénésie aveugle. Elle avait fait se coucher à terre le reste des employés, prenant un malin plaisir à les entendre pleurer et supplier, face contre le sol.

— Vire-moi ces cadavres, bordel ! avait-elle hurlé aussitôt, comme possédée. Et Damien, lui, le fier Damien, avait obéi, soumis. L'esclave du boucher. Le gars qui balaye les carcasses.

Le crotté aux yeux ceinturés de noir.

Manipuler ces corps dans l'arrière-salle l'avait fait vomir, mais c'était le seul endroit où les entreposer sans qu'ils ne soient sous leur vue. Immondes, les narguant, leur rappelant à tout instant leur cuisant échec et son inévitable fin.

Incapable du moindre mouvement, de la moindre pensée cohérente, déchiré par l'acide et les visions, Damien n'était plus que l'ombre de lui-même.

Lui-même. Qui aurait pu prévoir que le gosse des Granil, bonne famille dont le paternel était à la tête de son propre restaurant allait virer ainsi ? Damien avait toujours haï ses vieux au plus haut point. Celui de s'en détacher. Celui de se laisser pousser les cheveux, de cultiver son teint blafard en cernant ses yeux de khôl. Ses oreilles étaient devenues sourdes à force d'errer de concert en concert, son esprit avait décidé d'abdiquer face aux produits chimiques. Damien n'avait plus toute sa tête. Il le savait.

LSD. Ecstasy. Sexe. Son amour pour les différentes drogues et sa vie de débauche avait fini de l'exclure du cercle familial. Mais il n'avait jamais réellement eu besoin de faire ce casse. Sa famille de moutons blancs l'aurait très certainement repris avec elle s'il avait eu des soucis financiers graves.

Non, c'est Célia qui avait voulu ce cirque. C'est elle qui s'était procurée des armes dans les bas-fonds de Toulon. C'est elle qui avait choisi le jour et l'heure. C'était elle le cerveau. Et c'était elle qui foutait le boxon en flinguant à tout va. La conne !

— Tout ira bien, avait-elle précisé. Je me suis renseignée sur le personnel. Même le directeur est un connard, il ne sort pas de chez lui. On le fera se pisser dessus de trouille. Ça ira, je te dis. On va les faire marcher à la peur. Leur filer la frousse. Les bourgeois ne connaissent pas la frayeur, on va leur en donner tellement qu'ils y penseront jusqu'à leur mort !

Célia était une conne, mais sacrément futée.

Célia. Jamais une femme n'avait autant attiré Damien. Jamais des yeux n'avaient pu autant le captiver, une langue si bien le connaître et des bras l'étreindre. Les yeux de jade de Célia avaient toujours été un repère pour Damien. Même lors de leur échange avec d'autres couples. Même lorsque ses paradis artificiels prenaient le pas sur tout le reste. Célia était plus qu'un enchantement à ses yeux. Plus qu'un refuge. Plus que tout.

Mais Célia était une femme de caractère. Elle savait ce qu'elle voulait, malgré les drogues, l'alcool et la débauche de leur vie, Célia voulait de l'argent. Toujours plus d'argent. Jusqu'au point de non-retour. Aujourd'hui.

Damien ne tenait plus. Les sirènes de la Loi rugissantes à l'extérieur combinées aux cris et vociférations à l'intérieur le rendaient malade. Il retint un spasme nauséux avec difficulté. Son flingue - un Sig-Sauer 19 avait précisé Célia - pesait une tonne dans sa main tremblante.

— Pour la frime, lui avait dit Célia en le lui donnant. Damien n'avait jamais manié d'armes

à feu, et ne savait même pas comment enlever le cran de sûreté. Célia connaissait les armes. Elle lui avait expliqué que la simple vue du flingue suffirait à se faire écouter. Ils ne tireraient pas.

Tu parles ! Quelle chérie ! Le sang du vigile maculait encore le sol et une partie des murs. Et que dire des deux autres morts empilés dans l'arrière-salle ? Damien se releva difficilement en entendant d'autres voitures dehors. L'univers devenait distendu. Où se trouvait-il exactement ? Il commençait à perdre pied, il le savait.

Une voix s'éleva de l'extérieur, exhortant les deux amoureux à sortir sans armes. Malgré ses yeux clos, Damien comprit la réponse de Célia qui tira une rafale dans le plafond en hurlant des injures. Les otages hurlaient. Célia éructait encore plus. Tout cela s'amplifiait dans son cerveau halluciné. Il était en nage. Son khôl lui coulait jusqu'à la commissure des lèvres. Le mur donnait l'impression de s'abattre sur lui.

Marre ! Damien en avait marre. Il décida de se retirer avec la vermine et les macchabées. Pour se recentrer. Il s'efforça de faire le point, de se calmer et envisagea sérieusement le problème. Combien de flics étaient là ? Que savaient-ils exactement de la situation ? Un spasme le reprit, trop rapidement pour qu'il puisse le contrôler.

■ ■ ■

... Il reprit connaissance dans sa flaque de vomi. Tremblant et en sueur. En pleine descente. Rien n'était certain, la sensation de se réveiller d'un cauchemar disparut rapidement pour laisser place à celui de la réalité. Combien de temps était-il resté inconscient ? Où était Célia ? Pataugeant dans sa propre souillure, écartant ses cheveux collés à sa peau par le sang, il essaya, péniblement, de se relever sans regarder le spectacle offert par les trois restes de cadavres. En pure perte.

Il vit le corps du vigile. En tout cas, ce qui en restait. Il s'essuya d'un revers de sa manche tout en sortant de la pièce, abasourdi. Il s'appuya de tout son poids sur la porte pour la refermer, ne croyant pas à ce qu'il venait de voir.

Comment avait-elle pu commettre cette horreur ? Comment avait-elle pu ouvrir de cette façon le cadavre du vigile ? Comment avait-elle pu étaler ses intestins de cette manière sans que Damien ne s'en rende compte ? Il retourna vers Célia en tenant fermement son flingue. Elle l'aperçut. Elle s'arrêta de tirer, de hurler et de vociférer quand elle vit qu'il la tenait en joue. Le monstre se calma. La furie se changea en nymphe, se retransforma en la fée que Damien connaissait. SA Célia. Elle retira son masque de fureur pour découvrir sa peau d'une pâleur malade, ses traits fins juste renforcés par les piercings qu'elle portait sur l'arcade sourcilière. Son khôl avait coulé, lui aussi, mais ses yeux verts n'en étaient que plus perçants. Deux bijoux de beauté intelligente. Elle lui parla avec sa voix douce et calme, lui demanda ce qu'il se passait, s'il se sentait bien. Sa voix calme et mélodieuse. Celle qu'elle utilisait à des heures indues, quand ils étaient seuls dans un monde qui n'appartenait qu'à eux.

Mais à vrai dire, Damien ne l'entendait plus trop. Il revoyait sans cesse le macabre spectacle de l'arrière-salle, et ses échanges physiques avec la femme qui l'avait mis en

œuvre. Il se dégoûtait. Il était saturé, épuisé. Il voulait que cela s'arrête et se rendre à la police.

Sueur. Frissons. Damien avait du mal à garder les yeux ouverts en se rendant compte du tragique de la situation.

— Tout ça pour ça, dit-il à voix haute en désignant le sac contenant les valises encore fermées sorties du coffre de la banque. Aucun d'eux n'avait réellement pris le temps de les ouvrir.

Dehors, une voix déclara que la police laissait une demi-heure au couple avant d'employer les grands moyens.

Damien regarda d'un œil morne Célia, baissa son arme et se dirigea vers les valises. Mais il n'y trouva pas de billets, ni des lingots.

Ni ce que Célia attendait, quoi que ce fût.

Non.

Ce que ces valises recelaient, c'étaient des restes humains.

Célia lui retourna un regard interrogateur.

Et la porte de l'arrière-salle s'ouvrit.

Les deux employés abattus par Célia étaient devant eux, debout, du sang ruisselant de leurs blessures, mais les yeux bel et bien ouverts, un sourire horrible déformant leur visage. Célia se retourna brusquement vers les otages avant de se faire littéralement couper en deux au niveau du bassin par le Directeur de l'agence, plus rapide qu'une fusée. Debout, il jubilait en regardant Damien, affolé, couvert du sang de sa compagne alors que les jambes de celle-ci continuaient à s'activer entre eux de façon invraisemblable. Séparées du haut du corps, elles avançaient, seules, aveugles, dans une parodie de vie pitoyable. La créature envoya d'un simple geste le tronc sanglant à l'autre bout de la pièce dans un bruit cauchemardesque. Si puissante. Si rapide. Invincible.

Tous les employés se relevaient à présent, heureux d'avoir enfin de quoi festoyer. Cependant, dans un dernier sursaut de vivacité, Damien décida de leur ôter ce plaisir. Sous le regard affamé des créatures, il mit son Sig-Sauer dans sa bouche et appuya sur la détente.

Mais il ne savait même pas comment enlever le cran de sûreté...

...

# Les anges de la nuit



Texte : *Gaëlle K. Kempeneers*

Illustration : *Annick DE*



L'aube était prête à poindre. Les trois hommes de mains de l'avocat avaient eu beau étudier tous les documents, retourner tous les tiroirs, ils n'avaient rien trouvé d'intéressant et nul n'était venu pointer son nez dans la chambre. En bref, leur planque n'avait servi à rien. Le Baron devait être loin. Anticipant la colère de leur patron, des aigreurs leur vinrent et c'est sans espoir qu'ils lurent un dernier feuillet découvert collé au dos d'une carte postale. Celle-ci représentait une jeune fille de manga un peu dénudée. Un simple « soyez gentil avec moi, monsieur le Baron ! ^^ » était griffonné dans un coin. Quant au post-it signé de la main de Castelfiel...

## GAËLLE K. KEMPENEERS

- Toute en paradoxe, (impensable qu'une telle complexité et des goûts si contradictoires soient « humains » !) Gaëlle adore ce qui est « mignon » mais se complait aussi à dépeindre des atmosphères glauques. Son penchant pour les relations « ambiguës » entre ses personnages est une tentative pour influencer la race humaine dans ses choix sexuels et amener une baisse de la natalité !

- Ses premiers textes étaient des fanfictions, elle se dit passionnée de Manga, de tout ce qui a trait au Japon et aux littératures de l'Imaginaire, (c'est donc une fois de plus, la jeunesse qu'elle compte ensorceler !)

- Gaëlle K. Kempeneers est Liégeoise et soutient être née en 1979, la veille du Samain... Mais cela est forcément faux...J'en ai la preuve, cette jeune fille vient d'une autre planète !

- Elle doit croire à l'astrologie puisqu'elle impute son sale caractère à son appartenance au signe du scorpion. Et qui peut croire à ces inepties sinon une créature venant justement des étoiles ?

- Depuis toute petite, elle écrit des tas d'histoires, plus grande, elle s'essaye à plusieurs cursus étudiants avant de se consacrer à « l'art dans la communication » (je crois davantage qu'elle cherche à manipuler les cerveaux humains à travers ses écrits et son activité professionnelle...)

- Avec de multiples projets en cours, dont deux en collaboration sur OutreMonde (quel nid de serpents décidément, je ne puis cautionner pareille entreprise !), des nouvelles, deux romans, et un livre pour enfant, illustré par Annick DC, Gaëlle n'en reste pas moins dange-reuse... Ses tendances gaffeuses n'ont pour but que de masquer ses terribles desseins !

- Dernière preuve de sa culpabilité, la carte scandaleuse qu'elle m'a fait parvenir et ces petits signes hiéroglyphiques dont elle ponctue tous ses messages ! De la propagande interstellaire à n'en pas douter ! Le début de l'invasion... d'OutreMonde.

## Les anges de la nuit

Gaëlle K. Kempeneers

### Prologue

New York, un soir d'avril. Les néons éclairent la foule bigarrée qui parcourt les avenues ; hommes d'affaire pressés, pères et mères de famille se hâtant de rejoindre leur progéniture, étudiants en goguettes, simples quidams. Parmi tous ces corps en perpétuels mouvements, de minces et juvéniles silhouettes se fauillent. Personne ne les remarque mais ils repartent souvent plus riches qu'ils ne l'étaient quelques instants auparavant, un portefeuille au fond de la poche. Il finira dans une poubelle au coin de la rue, vidé de l'argent qu'il pouvait contenir et de tout ce qui pourrait être utile, les cartes bancaires sont très demandées par les pirates informatiques. Vêtus de sombre, maigres et haves, ils survivent là où ils peuvent, évitant les patrouilles de police avec une adresse née de l'habitude. Ils sont appelés les anges de la nuit, cette dernière est leur élément naturel. Généralement, il s'agit de gosses abandonnés, de fugueurs. Il n'y a pas de place pour eux dans la société, alors ils vivent en marge de celle-ci. Le jour, ils squattent les immeubles inoccupés ou, lorsqu'il ne fait pas trop froid, les bois de Central Park. Le soir...

Il est pressé, jeune et déjà le cheveu rare, sa femme l'attend à la maison. Il n'aime pas la laisser mais des deux, il est le seul à avoir su garder son travail. Elle est enceinte, il faut penser au bébé, le nourrir, l'éduquer... Qui sait, peut-être ira-t-il même à l'université ? Là où ses parents n'ont pu aller, non par manque d'intelligence mais de fortune. Une simple bourse n'aurait pu leur permettre de vivre décemment et contrairement aux autres étudiants, ils n'avaient pas de famille derrière eux, sur laquelle se reposer. Alors, il fait des heures supplémentaires... Son zèle va peut-être lui profiter, son patron l'a remarqué et parle d'avancement. C'est une bonne nouvelle. Mais il est tard et Sofia doit attendre, peut-être même s'inquiète-t-elle. Ce n'est pas bon pour le bébé. Il presse le pas et bifurque dans une ruelle, c'est un raccourci, se souvient-il. Elle est sombre et il voit à peine où il met les pieds. Dans un sens tant mieux, il n'a pas envie de voir les débris dans lesquels il doit patauger.

Son souffle s'est accéléré, il ne sait pas trop pourquoi il est soudain inquiet mais il frissonne sans pouvoir s'en empêcher. Peut-être n'était-ce pas une aussi brillante idée que ça ? Dans les films, c'est toujours dans des passages étroits et mal éclairés que le héros se fait attaquer par les méchants.

Il a l'impression que son cœur va déborder et que le son de ses battements résonne sinistrement contre les murs sales. Mais non. Ce n'est que le bruit de ses pas sur les pavés. Et puis, il n'est pas un héros, juste un modeste employé qui se fait peur tout seul, comme lorsqu'il était môme.

Soudain, quelque chose le survole, effleurant ses cheveux. Il sursaute, crie et tombe



Gaëlle K.  
Kempeneers

Les anges  
de la nuit



sur les fesses. Le sol est humide, légèrement boueux et sa main repose sur ce qui semble bien être un hamburger à moitié mangé et jeté là par son propriétaire. Il regarde autour de lui mais il n'y a personne, sans doute un pigeon qui volait trop bas... Il éclate de rire, il a l'air fin à présent. Tout à coup, son éclat de voix lui semble incongru et il se tait. Il a envie d'être déjà chez lui, avec sa femme, de poser sa main sur son ventre arrondi, puis son oreille et d'écouter bouger leur enfant, l'entendre grandir. Il se relève et s'éloigne.

*Dieu que cette ruelle est longue !* Il ne l'avait jamais remarqué... Sans doute parce que d'habitude, lorsqu'il passe par ici la journée, il peut voir où il met les pieds. L'impression d'être observé le submerge tout à coup. Pourtant, il est seul. Il n'y a personne d'autre que lui dans cette petite rue, lui et des rongeurs qu'il entend trotter le long des murs. Il lève les yeux, les bâtiments sont hauts, il ne voit qu'à peine le ciel nuageux. Sur le toit d'une maison, deux points jaunes le fixent. Il n'arrive pas à détourner le regard, les secondes semblent s'allonger, former des minutes puis des heures. Il bat des paupières pour chasser une poussière inexistante et sursaute, les deux lueurs dorées ont disparu. Certainement un chat. C'est bien de lui de paniquer ainsi pour un rien. Il voudrait émettre un petit rire mais ce dernier s'étrangle dans sa gorge et, les fesses serrées, il se remet en route d'un pas pressé. Il aperçoit enfin les lueurs d'une avenue commerçante, les bruits étouffés de la foule, de la circulation et se hâte à leur rencontre.

Entre son but et lui-même, se profile soudain une silhouette. Il retient un gémissement, *quoi encore ?* Elle est petite et mince, il la distingue un peu mieux. Un gamin. À peine onze ans, ses courts cheveux sombres lui tombent dans les yeux, il porte de vieux vêtements trop grands pour lui et il semble ne pas avoir pris de douche depuis un bon moment. Mais il est... beau. Il ressemble à un ange qui se serait perdu sur terre. En s'approchant l'homme remarque sa maigreur, pourtant, ses joues ont gardé les rondeurs de l'enfance. Ils se croisent et il a envie de s'arrêter, de le prendre dans ses bras, de l'emmener chez lui auprès de sa femme. Il a envie de lui donner une vie décente, tout ce qui lui manque... Mais l'enfant s'éloigne et se fond dans les ombres avant de disparaître à sa vue. Il se sent déçu, comme s'il venait de passer à côté d'une chance unique. Il se secoue, il a déjà assez perdu de temps comme cela ! Sofia va s'inquiéter et ce n'est pas bon pour le bébé. Il va rentrer chez lui et la première chose qu'il veut faire, c'est écouter son petit grandir.

### Iormungand

La musique s'élève dans la nuit, à la fois douce et brutale, mêlant les corps souples des danseurs en une étrange chorégraphie désordonnée. Alex se tient un peu à l'écart et regarde évoluer cette masse mouvante et ondulante. Il admire la façon dont un bras se lève gracieusement, la courbe d'une épaule ou d'une hanche. Une fille secoue ses cheveux blonds qui volètent au mépris de toute notion de gravité, une autre s'empare soudain de sa bouche et elles disparaissent hors de la vue du jeune homme. Celui-ci repousse ses mèches brunes derrière ses oreilles et continue d'admirer cette bête aux milles têtes et aux pattes innombrables, elle lui rappelle ce monstre mythologique... Son nom lui échappe, où en a-t-il entendu parler ? Peut-être à l'école, lorsqu'il y allait encore ou alors l'a-t-il lu dans un livre ? Il



Gaëlle K.  
Kempeneers

Les anges  
de la nuit



Gaëlle K.  
Kempeneers

Les anges  
de la nuit

se rappelle que son oncle lui en avait offert un sur les croyances nordiques... il l'avait dévoré en quelques heures. Le serpent cosmique, lormungand, la créature divine qui encercle les océans, avait déchaîné son imagination et, lors de ses séjours à la mer, l'enfant qu'il était n'osait s'aventurer trop loin dans l'eau de peur de lui tomber dessus. Alex sourit, il n'a plus pensé à son ancienne vie depuis longtemps. Ni ses parents ni le reste de sa famille ne lui manque. Ils le devraient, il le sait mais il n'y arrive pas... Il ne les comprenait pas et c'était réciproque ; en dehors de son oncle, il n'a jamais réussi à s'y attacher, mais ce dernier est mort... C'est ce jour-là qu'il est parti. Il était trop loin d'eux, il n'arrivait pas à s'intégrer... Il ne leur appartenait pas, ils n'étaient pas les siens.

Un garçon se détache de la masse des danseurs et court jusqu'à lui. Il lui passe les bras autour du cou et souffle une fumée épicée dans sa bouche entrouverte. Une soufflette. Cheveux noirs lisses et soyeux, yeux sombres en amande ourlés de cils épais et doux contre sa joue, corps mince et nerveux plaqué au sien, c'est Aki. Il se presse contre lui, son haleine chaude et humide chatouille sa gorge. Alex sent qu'il a fumé, l'odeur du joint lui monte aux narines, lui colle à la peau.

— Tu ne dances pas ? crie l'adolescent pour se faire entendre par-dessus la musique.

— C'est un monstre ! Regarde !

Aki obéit et éclate de rire.

— Il va nous dévorer !

Il saisit le brun par la main et l'entraîne à sa suite. lormungand les avale et ils évoluent parmi ses multiples organes, se fondent en eux, en deviennent eux-mêmes. Alex bouge en rythme avec son ami, ils sont collés l'un à l'autre, ils n'ont pas le choix, trop de corps sont pressés contre les leurs. Ils évoluent à l'unisson, ils sont devenus la bête, partagent sa folie, sa liberté. Une fille embrasse un garçon, ils sont tellement préoccupés l'un par l'autre qu'ils ne remarquent même pas les jeunes qui les bousculent. D'autres couples s'éloignent et le serpent se dégonfle, laisse partir les deux garçons. Le plus jeune se secoue et s'appuie contre son compagnon qui ne peut s'empêcher de saisir une mèche de jais et de la passer sur ce front trempé, couleur bronze clair sur lequel il dépose un baiser.

— Viens ! crie le brun.

Ils quittent la cave étouffante et remontent à la surface. La nuit est fraîche et ils frissonnent lorsque le vent sèche la sueur qui couvre leur corps. Des sirènes de police se rapprochent, ils sont sortis à temps ! Les adolescents partent en courant dans les ruelles familières et mal éclairées. Si un flic les coince, ils seront mal. Quand un gosse est pris par les autorités, ils n'en entendent plus jamais parler, pourtant il est facile de s'enfuir des orphelinats... Peut-être les envoient-ils dans des maisons de correction ? Mais pour quel crime ? Vagabondage ? Seuls les gamins des gangs sont dangereux, les autres...

Alex tire Aki derrière lui, ce dernier est fatigué. Lorsqu'il entreprend quelque chose, il le fait toujours à fond. Il est tellement avide de connaissances, de nouvelles expériences. C'est une soif décalée que l'école ne pouvait apaiser, il étouffait chez lui, dans une famille trop étroite, où la tradition le bridait. Il s'est enfui un soir et reste très vague sur ce sujet mais l'aîné des deux garçons a vu les marques sur son dos. Contrairement à la sienne, la séparation a dû être douloureuse, violente. Il n'a rien demandé à son ami, si celui-ci veut en parler, il le fera quand il se sentira prêt, et il l'écouterait. Mais s'il choisit de se taire, il n'insistera pas.

Ils passent devant la bibliothèque mais Alex ne ralentit pas malgré les protestations

de son cadet. Ils ont trouvé une entrée qui mène aux réserves, c'est là qu'Aki trouve ses lectures parmi les livres les plus intéressants en stock. Certains sont étranges, mis à l'index, l'Asiatique en a lu quelques-uns ou plutôt essayé de les lire. Il parcourt, fasciné, les pages couvertes de lettres indéchiffrables qu'il suit du bout des doigts. Lorsque son ami lui a demandé d'où venait cette fascination, il a simplement répondu qu'ils l'appelaient. Alex le comprend, lui aussi ressent cet appel, parfois ...cette impression d'être attiré, il ne sait ni par qui, ni pourquoi mais il la vit avec ses tripes. Pourtant, ce soir, il n'a pas envie de s'y attarder, il veut montrer quelque chose à son compagnon.

— Où va-t-on ?

— Tu verras bien.

Les rues sont vides et sales, même les larges avenues commerçantes, surtout elles, sans la foule qui les remplit la journée et la soirée. Les passants ne masquent plus les trottoirs jonchés de papiers et de cartons vides, ni les façades abîmées par la pollution et les fientes des pigeons. Les volets sont descendus devant les vitrines et seules des enseignes clignotantes indiquent les rares bars encore ouverts à cette heure tardive. Les adolescents avancent maintenant sans se presser. La ville montre enfin son vrai visage, celui d'un malade incurable en phase terminale, elle est devenue terne et amorphe, la vie lui échappe inexorablement...

Alex tourne soudain et s'engage dans quelques rues plus petites, les déchets les ont désertées et les maisons semblent coquettes. Il s'arrête devant un muret.

— C'est là.

— Tu es dingue ? Et s'il y a un chien ?

— Il n'y en a pas.

Il utilise une poubelle comme marchepied et s'assied à califourchon sur la pierre froide avant d'aider son ami à le rejoindre. Ce dernier laisse échapper un sifflement admiratif devant le jardin qui s'étend devant eux.

— On dirait une jungle, fait-il rêveusement.

Il n'y a pas beaucoup d'arbres, surtout des fourrés touffus et un étang, au milieu de toute cette verdure, une cascade y glougloute paisiblement, berçant presque les deux visiteurs nocturnes. Quelques parterres sont disposés de-ci de-là, offrant leurs couleurs vives aux regards. Aki se laisse glisser à bas du muret et atterrit dans l'herbe verte et humide.

— Hey !

Alex jette un œil inquiet vers la maison mais les lumières sont éteintes et rien n'y bouge. Après un moment d'hésitation, il rejoint son ami, penché au-dessus de l'étang ; des nénuphars s'y étendent et un bourgeon promet de s'y épanouir dès le lendemain.

— C'est mieux que Central Park...

Son cadet acquiesce sans mot dire avant de tendre la main et de la passer sous la cascade, un sourire enfantin se dessinant sur ses lèvres fines. Un hérisson les regarde de l'autre côté de l'étendue liquide, son petit nez frémit comme il hésite entre se rouler en boule et continuer à observer les nouveaux venus. Il se décide enfin pour une troisième solution et s'éloigne en trottinant avant de disparaître sous des branches basses. Le petit Asiatique sourit.

— C'est...

Il fronce les sourcils en cherchant le terme adéquat.



Gaëlle K.  
Kempeneers

Les anges  
de la nuit





— ... paisible, ici, dit-il finalement.

Alex hoche la tête, il a raison. Malgré son étendue, Central Park est toujours agité ; des joggeurs, des promeneurs, des bandes de jeunes rappellent la proximité de la ville tout autour. Mais ici, ils oublient que ce jardin n'en est séparé que par un simple muret.

Aki s'allonge soudain par terre, sans se soucier de la rosée qui trempe le dos de son T-shirt et ses fesses. Il tapote l'herbe à côté de lui, invitant son aîné à le rejoindre. Ce dernier obtempère et ils regardent en silence les constellations. Elles sont pleinement visibles, à peine estompées par l'éclairage urbain pourtant omniprésent. Ils ne reconnaissent que la Grande-Ourse, grâce à sa forme de casserole, les autres leur restent inconnues mais c'est tout aussi bien, elles participent ainsi à la féerie du moment. Alex se redresse sur un coude et jette un coup d'œil à son cadet. Aki lui sourit et il ressent une étrange chaleur l'envahir. Il écarte de la main une mèche sombre tombée entre les yeux en amande du petit Asiatique lorsque sa nuque se hérisse. Quelqu'un les observe. Il relève la tête et se raidit. Une fenêtre s'est ouverte et une silhouette se tient dans l'encadrement, elle les contemple silencieusement. Il saisit son ami par le poignet et l'entraîne jusqu'au muret. Les deux garçons l'escaladent sans peine et s'éloignent en courant avant de s'arrêter pour reprendre leur souffle. La magie du moment est passée et ils haussent les épaules. L'aube est proche, ils sont fatigués, mais Alex ne peut s'empêcher de se retourner, troublé. Dans la maison, il a vu un ange. Un ange aux cheveux blancs et aux yeux couleur de sang.

### Alice des Merveilles

Assise en tailleur derrière les stores baissés du bureau, Alice observe la vie citadine se dérouler devant elle en ombres chinoises. Elle est coincée de l'autre côté du miroir et ne pourra jamais le traverser. La lueur du dehors la brûlerait, le soleil est nocif pour elle, alors elle se contente de fixer les silhouettes floues des passants. C'est bientôt la nuit, les néons clignotent, hésitent et s'allument enfin mais elle n'ouvre pas sa fenêtre. Il fait encore trop clair. Lorsqu'elle était petite, elle jouait au vampire ; aujourd'hui, l'idée la fait moins rire. Après tout, elle partage la même malédiction. Vivre à jamais la nuit, coupée du cycle diurne de ses congénères et vouée à la solitude. Cela semble un peu mélodramatique mais, si elle ne boit pas de sang, la lumière du jour lui est tout aussi fatale qu'à ces créatures imaginaires.

— Ma chérie ? Je suis rentrée !

C'est sa mère. Obéissante, elle se lève et descend à la rencontre de cette femme, fatiguée par sa journée, aux cheveux ternes et tirés en arrière. Elle a une petite quarantaine mais elle paraît déjà bien plus vieille. Son père ne tardera plus à présent. Il revient toujours une demi-heure après son épouse.

— Tu as bien dormi, ma petite puce ?

— Oui, maman. Tu as passé une bonne journée ?

— Ne m'en parle pas ! Je serais prête à assassiner la moitié de mes clients ! Et mon patron ! Ah ma chérie ! Tu ne connais pas ton bonheur.

Non, elle ne le connaît pas. Elle n'a pas envie d'être heureuse seule dans une maison trop calme, entourée de peluches et de livres de cours par correspondance. Pourtant, elle sourit,

Gaëlle K.  
Kempeneers

Les anges  
de la nuit

donne le change, et aide à mettre la table tandis que sa mère prépare le souper et lui met une part au frigo. Elle se le réchauffera plus tard dans la nuit, elle a déjà déjeuné quelques heures plus tôt. La porte d'entrée s'ouvre tandis que son père entre à son tour. Il la regarde un moment pensivement avant de l'embrasser sur le front comme lorsqu'elle était petite.

— Bonjour, mon lapin. Est-ce que ça va ?

Parfois, elle a l'impression qu'il la comprend mieux que quiconque mais que sa pudeur l'empêche de faire le pas pour combler l'abîme qui s'est creusé entre eux. Ses parents ont travaillé dur pour obtenir leurs postes respectifs. Ils ont mis de l'argent de côté pour ses études et ont contracté un prêt pour acheter cette maison dans un quartier tranquille. Elle n'ira probablement jamais à l'université. Pas avec ses cheveux et sa peau dépigmentés, ni avec ses yeux décolorés, rosés comme ceux d'un lapin. Elle est albinos. Elle représente un cas extrême de cette maladie. Elle prend des cours par correspondance, plus par ennui que par véritable ambition, à vrai dire. Ses parents ne désespèrent pas de la voir un jour se tourner vers l'informatique, faire fortune sans avoir à sortir de chez elle. Vain espoir, elle n'a aucun goût pour l'ordinateur qui trône dans sa chambre, tout au plus l'allume-t-elle de temps en temps pour ne pas les décevoir.

Parfois, cependant, son père comprend le sentiment de claustrophobie qui l'étreint entre ces murs, jour après jour, toujours plus étroits, ces fenêtres toujours closes. De temps en temps, il comprend l'isolement qui est le sien et l'emmène, le soir, au cinéma, sous l'éclairage inoffensif des néons publics. À traverser ces rues animées, elle éprouve à la fois une joie sauvage de se trouver à l'air libre en sa compagnie et un terrible sentiment d'isolement au milieu des jeunes regroupés en bandes, riant follement. Projetant l'avenir. Elle, elle n'a pas de futur. Pas celui qu'elle voudrait en tout cas. Son rêve serait d'avoir des amis et de marcher librement sous les rayons du soleil. Bien sûr, elle pourrait tout à fait vivre une vie diurne. Mais alors, il lui faudrait couvrir le moindre centimètre de sa chair, porter en permanence des lunettes noires, un chapeau. Qui voudrait d'une compagnie aussi bizarre ? Ses parents ont choisi pour elle, une existence nocturne où au moins elle peut se montrer coquette, porter des vêtements échancrés, des T-shirts. Où elle peut évoluer à visage découvert, avec simplement des lentilles de contact pour corriger sa myopie.

Assise sagement à table, elle écoute ses parents raconter leur journée, leurs petits ennuis avec leurs collègues. Elle mange simplement une pomme, inventant des anecdotes sur un ton enjoué. Ils travaillent si dur pour elle, elle peut au moins faire semblant. Semblant d'être reconnaissante et heureuse. La soirée se passe comme tant d'autres, devant la télévision à échanger quelques commentaires sur les programmes. Puis, ils vont se coucher, fourbus de cette longue journée et elle reste un moment encore dans le salon avant d'éteindre le poste et de monter dans sa chambre. Elle ouvre un livre sans vraiment se concentrer sur la géographie des Etats-Unis, elle veut juste s'occuper un instant. Jusqu'à l'heure de leur visite.

Elle s'ennuyait lorsqu'elle les a vus pour la première fois. Elle les a observés longtemps de derrière sa fenêtre, jusqu'à ce que l'un d'eux ne l'aperçoive et qu'ils s'enfuient à la manière désordonnée de jeunes moineaux surpris par une présence humaine. Elle sait ce qu'ils sont : des anges de la nuit. Ses parents en parlent parfois, lorsqu'ils pensent qu'elle ne les entend pas. Quelque part, elle les envie ces gosses errants. Surtout ces deux intrus. Leur complicité, cette chaleur qu'ils partagent d'une manière presque inconsciente ne fait



Gaëlle K.  
Kempeneers

Les anges  
de la nuit



Gaëlle K.  
Kempeneers

Les anges  
de la nuit

qu'exacerber sa propre solitude. Ils sont revenus plusieurs fois, elle les attendait à la fenêtre. Au début, les premières nuits, ils se contentaient de passer un œil par-dessus le mur du jardin et, après avoir constaté sa présence, s'enfuyaient pour revenir le soir suivant, comme aimantés, au petit havre de paix qui s'étend derrière la maison. Petit à petit, pourtant, ils se sont enhardis et ont passé la barrière les séparant de l'étang et de la cascade. Elle s'est montrée patiente, immobile derrière sa fenêtre, un peu à l'image de ce livre dans lequel un garçonnet apprivoise un renard si bien qu'au final on ne sait plus qui a amadoué l'autre. Une étrange amitié est née de ces rencontres toujours silencieuses. Ils s'asseyaient au bord de l'étang, semblant s'imbiber du calme des lieux tandis qu'elle les regarde de derrière sa fenêtre. Ses anges à elle. Parfois, des sourires se croisent et la tentation d'ouvrir la vitre se fait sentir. Mais la peur de rompre le charme la retient. Ces instants sont devenus aussi précieux que tous ce qu'elle chérit dans sa vie, elle ne veut pas les voir s'envoler.

Ce soir, cependant, ils tardent à arriver et Alice s'inquiète. Et s'ils ne venaient plus ? Et s'il était arrivé quelque chose à ses anges déchus ? Avec anxiété, elle se penche en avant et tente en vain de scruter l'obscurité. Sa main se lève et se retire plusieurs fois avant de se décider à actionner la poignée et, tandis que la fenêtre s'ouvre avec une lenteur presque fantomatique, elle se laisse glisser à l'extérieur. En dessous de sa chambre, il y a une terrasse surmontée d'un toit en pente. Petite, elle prenait souvent ce chemin afin de jouer au soleil avant de comprendre, à force de brûlures au deuxième degré, que l'astre diurne était probablement le pire ennemi qu'elle n'aurait jamais. Elle n'a pas perdu la main et, bientôt, la rosée mouille le bas de son pantalon. Immobile au milieu du jardin, elle respire avidement l'air frais nocturne. Ce n'est pas assez.

Ce ne sera jamais assez.

Elle a beau être dehors, ce n'est qu'une parodie de liberté. Même ses sorties en compagnie de son père lui paraissent dérisoires désormais. Un besoin qu'elle ne peut identifier grandit dans son cœur, l'embrase toute entière. Elle est sur le point de partir mais ses pieds se refusent à bouger, liés à ce qui est devenu petit à petit une prison dorée. C'est le moment que choisissent ses anges noirs pour franchir le muret, essouffés, plus maigres que jamais. Depuis combien de temps ne se sont-ils pas lavés les cheveux ? Des mèches sales pendent devant leurs yeux, encadrent leurs traits adolescents. Avidement, Alice tend la main vers eux, comme pour s'assurer de leur présence avant de se figer, soudain incertaine, mais ils se contentent de lui sourire. Eux aussi tendent les bras et leurs doigts s'entremêlent, les unissant aussi fermement que la plus solide des entraves.

— Viens, dit le plus grand des deux garçons.

Ses yeux couleur noisette la sondent avec une lueur de douce compréhension. Il sait. Il connaît le besoin qui la dévore, les attaches qui la lient. Lui et son ami, ils sont comme elle.

— Viens, répète-t-il, tandis que son compagnon renchérit comme un écho.

— Viens.

Ce soir, elle est enfin prête. Elle est une enfant de la nuit à plus d'un titre, il est temps qu'elle conquiert enfin son royaume.

## L'envol

Doigts entrelacés, trois adolescents marchent silencieusement le long des rues sales de New York. Ils n'ont pas besoin de parler, ils se comprennent instinctivement. Ils font partie de la même famille, de la même meute, davantage que par les liens du sang. Un même besoin bouillonne dans leurs esprits, une même urgence. Des regards se croisent, ils bifurquent dans une large avenue passante. Leurs pas les mènent, semble-t-il, au hasard. Ils ont le temps. Aki lève la main qu'il tient et embrasse les doigts trop blancs mêlés aux siens plus sombres. Une alchimie complexe les unit, elle a grandi soir après soir jusqu'à les lier inextricablement. Il n'y a rien de sensuel dans son geste, c'est juste une manifestation affectueuse, de joie face à la libération de son amie. Alice lui sourit mais dans ses yeux brille une faim qui répond à celle de l'Asiatique, à celle qu'il sait trouver dans le regard d'Alex. C'est la même qui l'a chassé de chez lui après une ultime confrontation avec son père, qui a poussé ses amis à quitter un foyer aimant et pourtant étranger. À vrai dire, ils n'appartiennent pas à ce monde, ils ne peuvent qu'y vivre en marge. Ce soir, cependant, quelque chose a changé, le petit Japonais le sent battre dans ses veines. Ce soir, ils atteindront cette liberté qui se refuse à eux, qui s'esquive dès qu'ils pensent la toucher du bout des doigts.

Aki lève la tête, tentant d'apercevoir le sommet de l'immeuble au pied duquel ils se sont arrêtés. C'est leur destination. Il ne sait pas pourquoi et ne se pose pas de questions. Il sent avec ses tripes. C'est tout et ça lui suffit. Ils restent un long moment tous les trois devant les portes, le nez en l'air et les doigts toujours entrelacés, jusqu'à ce que leurs nuques ne s'ankylosent légèrement.

— Je voudrais...

C'est Alice qui a commencé mais elle s'interrompt pensive.

— ... toucher le ciel, complète Aki.

— Oui, fait doucement Alex, les yeux fermés.

À l'entrée, il y a un garde en uniforme qui les regarde sans vraiment les voir et le trio lui passe sous le nez sans qu'il n'essaie de les arrêter. Instinctivement, ils sentent que le temps presse, que cette chance inattendue ne durera pas éternellement. L'intérieur de l'immeuble est luxueux, c'est un hôtel. L'hôtesse d'accueil les ignore tandis qu'un groom, lui, les observe passer d'un air distrait. Les doigts d'Alice entre les siens, Aki se répète comme un mantra : *Ne nous voyez pas ! Surtout, ne nous voyez pas !* Personne ne les interpelle et les adolescents, délaissant l'escalier de service, s'engouffrent dans l'ascenseur. Ils sont jeunes, en bonne santé mais le *building* comporte une bonne centaine d'étages. L'ascension en découragerait de plus sportifs et prendrait des heures.

La montée est lente, avec beaucoup d'arrêts. Le trio s'est réfugié dans un coin de la cabine, immense à leurs yeux juvéniles, ignoré de la plupart des clients. Un vieil homme habillé élégamment de gris leur jette un coup d'œil inquisiteur avant de fermer les yeux avec un bon sourire. Il porte une barbiche en pointe et des lunettes à monture dorée qui paraissent en équilibre perpétuellement instable sur son nez aquilin. Il les accompagne jusqu'au dernier étage en fredonnant une valse, sans plus un regard à ses cadets.

Aki sent qu'il n'est pas dupe, pourtant, il ne s'inquiète pas. Ça ne le dérange pas si leur



Gaëlle K.  
Kempeneers

Les anges  
de la nuit



Gaëlle K.  
Kempeneers

Les anges  
de la nuit

compagnon huppé ne semble pas aussi aveugle que les autres adultes qu'ils ont croisés. Ses amis observent le vieillard également mais aucun ne se montre particulièrement nerveux. Il est trop tard pour éprouver de l'angoisse à présent, dans quelques instants, ils vont toucher le ciel étoilé. Lorsque l'ascenseur s'arrête enfin au dernier étage, leur aîné sort quelques pas devant eux avant de s'immobiliser et de regarder par-dessus son épaule.

— Au fond du couloir, à droite, leur dit-il avant de poursuivre sa route.

Aki l'observe un instant s'éloigner avant de suivre la direction indiquée, tandis qu'Alex et Alice lui emboîtent le pas. Le tapis recouvrant le sol assourdit le bruit de leur marche et les conduit devant une petite porte toute simple donnant sur un escalier étroit dont l'unique lampe grésille un moment avant de rendre l'âme ; et c'est à tâtons que le trio rejoint enfin le toit.

La vue est imprenable, ils voient toute la ville depuis leur position. Ils aperçoivent même les lumières de la Statue de la Liberté au-delà de Manhattan. Alice reste un instant immobile devant la porte avant de s'effacer sur le côté, laissant ses compagnons la rejoindre. Elle est si haut qu'elle a l'impression de dominer entièrement la ville, qu'il lui suffirait de tendre la main pour toucher le ciel. Pourtant, elle a beau lever les bras, les étoiles sont encore hors de portée et la faim qui la dévore ne fait qu'augmenter. Elle a besoin... elle ne sait pas de quoi au juste mais cela la mange comme cela déchire ses anges noirs. Une envie irrépressible de pleurer la saisit soudain, elle se tourne vers Alex. Il a fermé les yeux et hume l'air comme s'il espérait y déceler quelque chose. Aki, quant à lui, s'est éloigné et se tient sur le rebord du toit. Au-dessus du vide. Alice ne peut s'empêcher de frissonner en le voyant ainsi en équilibre. Elle se sent déçue, elle espérait trouver quelque chose ici. Une réponse peut-être.

*Il n'y a rien sur ce toit, juste des rafales de vents et trois adolescents paumés qui se sont laissés guidés par des illusions, pense-t-elle.*

Toutefois, ils ne peuvent revenir sur leurs pas, l'entrée de l'escalier leur semble une bouche édentée, évoquant les monstres de leur enfance. Il est trop tard pour faire marche arrière. Alice s'en sent incapable et aucun de ses deux compagnons ne fait mine de vouloir repartir. Lentement, elle rejoint Aki sur le rebord et observe la rue à ses pieds. De petites lumières se déplacent rapidement, ce sont les voitures qui filent sur la route, il fait trop sombre pour apercevoir les passants mais elle devine qu'ils ne doivent pas être plus gros que des fourmis. Des points minuscules. À sa droite, une main prend la sienne et elle sourit au petit Japonais. C'est un peu forcé, elle ne ressent pas vraiment de joie. Alex grimpe à leurs côtés et entremêle ses doigts aux siens.

— D'ici, j'ai l'impression... de survoler la ville, dit-il, un demi-sourire aux lèvres.

*Voler.* Le mot résonne dans l'esprit de la jeune fille comme un oiseau se débattant contre les barreaux d'une cage trop étroite.

— Alors, envolons-nous, souffle-t-elle doucement avant de basculer, entraînant ses amis à sa suite.

La vitesse est grisante, elle sent le vent battre son visage. Le sol se rapproche mais plus lentement qu'elle ne l'imaginait. Et surtout, cette faim dévorante qui la consumait la laisse finalement en paix, elle est rassasiée, Alice a trouvé ce qu'elle cherchait. Elle n'a pas peur, elle ne craint pas l'impact qui clôturera la chute. Elle ne craint plus rien. Leurs mains qui la tenaient ne l'ont pas lâchée.

Elle vole. Et c'est sur un cri à la fois sauvage et triomphal qu'elle déploie enfin ses ailes.

## Epilogue

Dans une ruelle sombre, un homme avance à tâtons. Il est pressé de rentrer chez lui. Sa femme et ses enfants l'attendent et pour gagner du temps, il a pris son raccourci habituel qu'il commence à regretter d'avoir emprunté. Il ne voit pas où il met les pieds, il fait trop sombre et quelque part, c'est une bénédiction ; il n'aperçoit pas les déchets ni les flaques dans lesquelles il patauge. Soudain, il sursaute lorsque quelque chose de doux effleure sa joue et, tendant la main, il l'attrape au vol. Il s'agit de deux longues plumes. L'une d'un blanc immaculé et la seconde d'un noir insondable, toutes deux d'une bonne trentaine de centimètres. Nerveux, il regarde autour de lui mais rien de bouge. Il est seul sur place, ce qui le rend d'autant plus nerveux. Le cou rentré dans ses épaules, il reprend sa route à grands pas pressés, soupirant de soulagement lorsqu'il aperçoit les lumières d'une rue passante. Il lève à nouveau les plumes devant son visage avant de sourire et de les empocher. Sa fille sera contente de les ajouter à sa collection.

*Des plumes d'ange, ça n'a pas de prix.*

\*\*\*



Gaëlle K.  
Kempeneers

Les anges  
de la nuit



## Epilogue...

Ils étaient tous là, auteurs, illustrateurs, chroniqueurs, membres de l'équipe OutreMonde, pour célébrer la sortie d'Univers IV.

Arius, Valérie Larouche, Jujube, DiTi, Havelock, Nicolas Peltier, Stefan Michel, Rémi Gruber, Marie Brunel, Groumhillator, Gaëlle K. Kempeneers (Kashiira), Tiger-222, Nadia Sanchez (Eowyn), Alain Mathiot (al1), Aède, Bernie, Annick D.C., Magali Villeneuve (Mierin) et Dulkera.

La salle de rédaction, ou ce qui en tenait lieu, n'en imposait guère. C'était une sorte de cave aménagée à la va-vite, on pouvait encore voir des feuilles volantes de-ci de-là, premier jet d'un texte, esquisses d'une illustration, des essais de maquette ou même quelques délires flood rapidement griffonnés sur un vieux ticket de loto perdant. Mais l'endroit, quoique exigü, respirait la joie et la satisfaction du devoir accompli, envers et contre tous. Arius s'était lancé dans l'évocation d'une anecdote mirobolante qui tenait en l'haleine le parterre autour de lui. Parfois une vanne provocatrice l'interrompait, elle fusait inmanquablement de Stefan, fidèle à son rôle de boulet. Bernie, débonnaire, ricanait de cette jeunesse enflammée. Groumhillator n'avait d'yeux que pour Eowyn, très glamour ce soir-là. Valérie, Magali et Gaëlle admiraient le dernier opus d'al1... qui semblait tout droit sorti de l'abîme, quand soudainement les ténèbres s'abattirent sur ce beau monde !

Des exhortations se firent entendre d'hommes aux mines patibulaires, armes au poing, lampe torche visant les malheureux Outremondians.

— Tout le monde à terre, mains sur la tête ! Le premier qui bouge, on l'allume !

Stefan marmonna quelque chose qui ressemblait à : « dans ce cas, on y verra plus clair ! »

Cela n'eut pas l'heur de plaire à un des assaillants qui le gratifia d'un coup de pied dans le ventre !

Plus d'un parmi les infortunés pensa : *Oh, non ! ça recommence ! Décidément, à cause de ce satané Baron on aura tout subi !*

Quand la lumière revint, nos pauvres amis s'attendant à voir les avocats et autres séides de la *Rapace United Bank* furent très surpris. Les nervis portaient des costumes rayés et des mitraillettes à tambour Thompson. On les aurait crus tout droit sorti d'un roman de Mario Puzo ou du Chicago des années 30. Un clone de Don Corleone, avec l'accent italien fortement prononcé, dit :

— Alors voici l'équipe d'*Ananké* qui s'imagine lancer un fanzine sur le monde de la *Cosa Nostra*, sans avoir acheté une légitime protection !

Le Parrain s'empara alors d'un exemplaire du webzine *Univers* qui traînait entre deux coupes de Champagne et ses yeux s'écarquillèrent bizarrement :

— *Univers* ?! Késaco ?! Ce n'est pas *Ananké* ?! Mais qui êtes-vous ? (Se tournant vers ses hommes :) Où avons-nous mis les pieds ? (Aède leva alors un doigt pour attirer l'attention du Don.) Oui ? dit le vieux *capo*.

— Il semble, messieurs, qu'il y ait quelque méprise. Nous sommes l'équipe d'OutreMonde et notre zine est *Univers*, spécialisé dans la SFFF et non le polar !

— Vous n'avez rien à voir avec *Ananké*, une certaine cocotte mam'zelle Elie et un tenancier de bastringue dénommé Aède ?

Dulkera prit la parole à son tour :

— Pas du tout, nous ne voyons même pas de qui vous parlez !

Le leader du gang dodelina du chef, comme s'il comprenait des choses cachées jusqu'alors ! Une subite révélation ! Puis, grand seigneur, il prononça :

— Mouaih ! autant pour le dérangement... on avait eu le renseignement d'un certain Baron ! Il ne perd rien pour attendre, lui, nous manquer de respect à ce point !

— Il n'y a pas de mal ; les quiproquos arrivent à tout le monde, dit Aède, non sans une pointe de cynisme.

Sitôt le seuil de la porte fermé derrière les *mafiosi*, l'assemblée partit d'un grand rire de soulagement. Sauf Stefan évidemment qui se tenait douloureusement les côtes.

***À suivre dans le prochain numéro...***

Cyril Carau, pour toute l'équipe d'OutreMonde

### **Crédits**

**OutreMonde Univers IV, Mai 2007 (revue apériodique)** - <http://outremonde.fr> - [contact@outremonde.fr](mailto:contact@outremonde.fr)

Rédacteur en chef : Cyril Carau.

Conception de la maquette : Julien Louisandre.

Couverture : Elie Darco.

Chroniqueurs : Magali Villeneuve, Cyril Carau.

Auteurs : Nicolas Peltier, Stefan Michel, Rémi Gruber, Marie Brunel, Valérie Larouche, Groumphilator, Gaëlle K. Kempeneers.

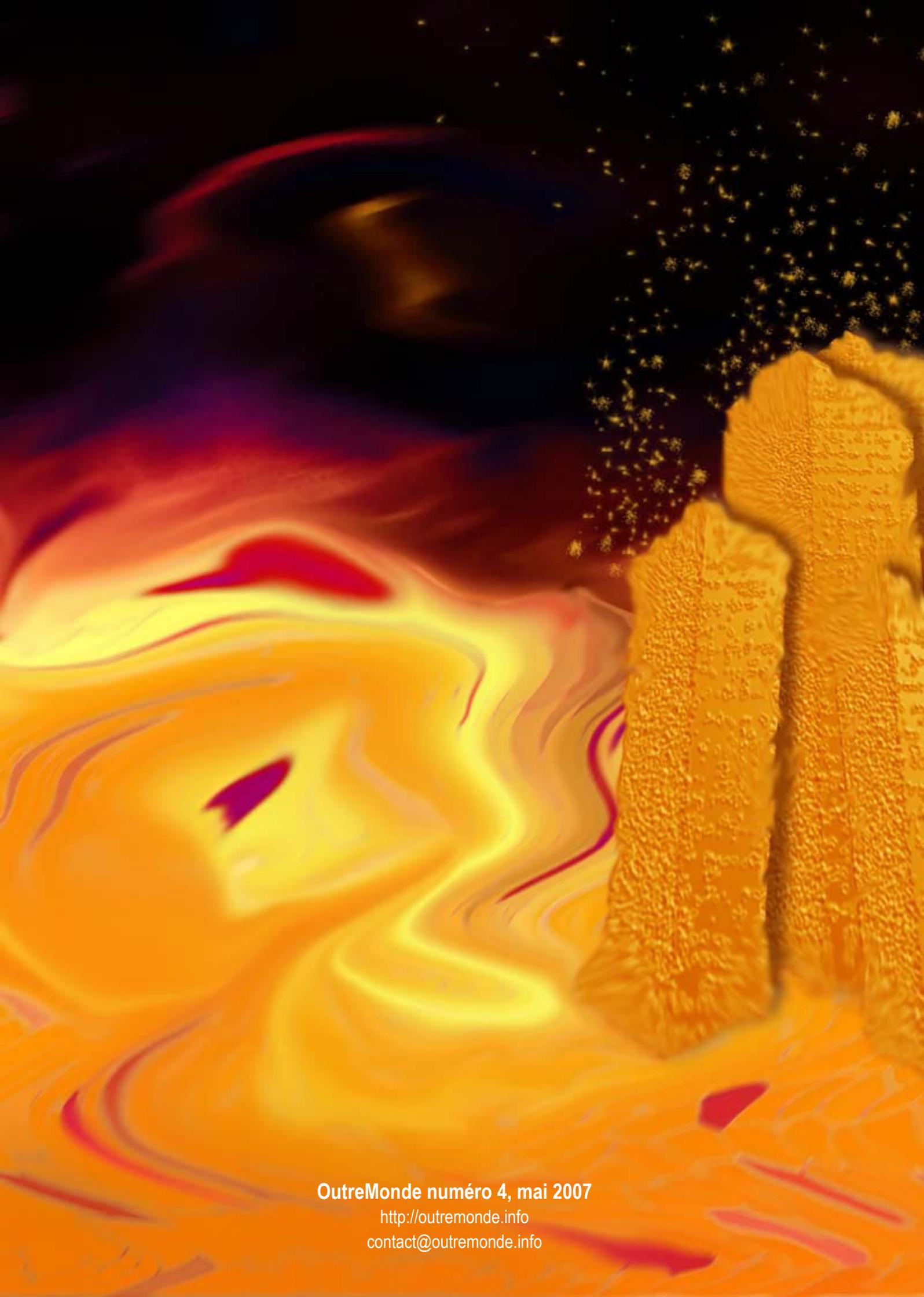
Illustrateurs : Cyril Carau, Tiger-222, Magali Villeneuve, Nadia Sanchez, Alain Mathiot, Bernie, Annick DC.

Relecture et corrections : Elie Darco, Cyril Carau et Havelock.

Remerciements : tous les membres d'OutreMonde et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas.

Le Baron est une création littéraire de Thierry Santander mise en scène par Elie Darco et Cyril Carau.

Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.



**OutreMonde numéro 4, mai 2007**

<http://outremonde.info>  
[contact@outremonde.info](mailto:contact@outremonde.info)